



300 FICHES de **CULTURE** **GÉNÉRALE**

SCIENCES PO
CONCOURS CAT. A & B
PRÉPAS COMMERCIALES

→ Édition mise à jour par Meir Masri.

Docteur en géopolitique de l'Université Paris VIII et maître
de conférences à l'Université hébraïque de Jérusalem.

PARTIE I : LES ÉVÉNEMENTS QUI ONT FAIT LE MONDE **17**

→ Les Phéniciens pénètrent dans l'Atlantique (v. 800 av. J.-C.)	19
→ Le pharaon Nécho ordonne un périple autour de l'Afrique (v. 600 av. J.-C.)	21
→ Les Phocéens fondent Marseille (v. 600 av. J.-C.)	23
→ Les Perses sont vaincus à Salamine (480 av. J.-C.)	25
→ Alexandre le Grand meurt à Babylone (323 av. J.-C.)	27
→ L'unification de la Chine et l'achèvement de la Grande Muraille (v. 221 av. J.-C.)	29
→ Jules César conquiert la Gaule (52 av. J.-C.)	31
→ Constantin promulgue l'Edit de Milan (313)	33
→ L'empereur Théodose partage l'Empire romain entre ses deux fils (395)	35
→ Les Barbares franchissent le Rhin (406)	37
→ Charlemagne et Offa concluent un traité (796)	39
→ Les Vikings atteignent l'Amérique (v. 1000)	40
→ Le Schisme d'Orient divise la chrétienté (1054)	42
→ Les croisés prennent Jérusalem (1099)	44
→ Le royaume d'Angkor est à son apogée (v. 1150)	46
→ La Peste noire ravage l'Europe (1347)	48
→ Constantinople tombe aux mains des Turcs (1453)	50
→ Les Rois Catholiques prennent Grenade (1492)	52
→ Vasco de Gama atteint les Indes (1498)	54
→ Pizarro conquiert l'Empire inca (1533)	56

→ Ivan IV le Terrible, tsar de toutes les Russies (1547)	58
→ Les traités de Westphalie mettent fin à la guerre de Trente Ans (1648)	60
→ James Watt met au point la machine à vapeur (1769)	62
→ La déclaration d'Indépendance américaine (1776)	64
→ Le président Monroe formule sa « doctrine » (1823)	66
→ Les Français prennent Alger (1830)	68
→ Les Occidentaux imposent à la Chine les « traités inégaux » (1842)	70
→ Karl Marx : <i>Manifeste du parti communiste</i> (1848)	72
→ L'ouverture du Japon (1854)	74
→ L'ouverture du canal de Suez (1869)	76
→ Thomas Edison brevète la lampe à incandescence (1880)	78
→ La Conférence de Berlin entérine le partage de l'Afrique (1885)	80
→ Pasteur met au point le vaccin contre la rage (1885)	82
→ La guerre hispano-américaine (1898)	84
→ La guerre russo-japonaise (1905)	86
→ La loi de séparation de l'Église et de l'État (décembre 1905)	88
→ Amundsen atteint le pôle Sud (1911)	90
→ L'attentat de Sarajevo et le déclenchement de la Première Guerre mondiale (28 juin 1914)	92
→ Les mutineries de 1917 en France (avril-juin 1917)	94
→ L'entrée en guerre des États-Unis (avril 1917)	95

→ La Révolution russe (février-octobre 1917)	96
→ La guerre civile en Russie (1918-1921)	98
→ Le traité de Versailles (28 juin 1919)	101
→ La crise de 1929	102
→ L'invasion de la Mandchourie (1931) et le déclenchement de la guerre sino-japonaise (1937)	104
→ La Longue Marche (octobre 1934-octobre 1935)	106
→ Le Front populaire (1936-1938)	108
→ La guerre d'Espagne (1936-1939)	111
→ Les accords de Munich (29-30 septembre 1938)	113
→ Le débarquement en Normandie (juin 1944)	115
→ La Shoah (L'holocauste) (1941-1945)	116
→ L'ONU se crée sur les ruines de la SDN (1945)	119
→ Hiroshima et Nagasaki (6 et 9 août 1945)	121
→ Le lancement du plan Marshall (5 juin 1947) et la création de l'OTAN (4 avril 1949)	122
→ L'indépendance de l'Inde et la sécession du Pakistan (15 août 1947)	124
→ La création de l'État d'Israël (14 mai 1948)	126
→ Le blocus de Berlin (1948-1949)	129
→ La guerre de Corée (1950-1953)	130
→ Le XX ^e Congrès du parti communiste soviétique et la déstalinisation (14-24 février 1956)	132
→ La crise de Suez (29 octobre-6 novembre 1956)	134
→ La construction du mur de Berlin (12 août 1961)	136

→ La guerre d'Algérie (1954-1962)	138
→ La crise des fusées de Cuba (22-28 octobre 1962)	143
→ La guerre des Six Jours (5 au 10 juin 1967)	146
→ Les événements de mai 1968 en France	148
→ Le printemps de Prague (20-21 août 1968)	151
→ L'accord du Caire (1969)	153
→ La révolution culturelle (1965-1969)	155
→ La guerre du Kippour (6-24 octobre 1973)	159
→ Le choc pétrolier (1973)	161
→ Le Watergate (juin 1972-août 1974)	162
→ La guerre du Vietnam (1964-1975)	164
→ Le génocide cambodgien (1975-1978)	167
→ L'intervention soviétique en Afghanistan (27 décembre 1979)	169
→ La guerre Iran-Irak (1980-1988)	172
→ Le printemps de Pékin (15 avril-5 juin 1989)	175
→ La chute du mur de Berlin (9 novembre 1989) et la réunification allemande (3 octobre 1990)	177
→ La guerre civile libanaise (1975-1991)	179
→ La guerre du Golfe (2 août 1990-28 février 1991)	183
→ La conférence de Madrid (30 octobre-1 ^{er} novembre 1991)	187
→ Le coup d'État contre Gorbatchev (19-22 août 1991) et la dislocation de l'URSS (25 décembre 1991)	188
→ Le traité de Maastricht (7 février 1992)	192

→ Les accords d'Oslo (13 septembre 1993)	194
→ Les guerres de Yougoslavie (Slovénie, Croatie, Bosnie) (1991-1995)	198
→ Les attentats du 11 septembre 2001	202
→ L'intervention américaine en Irak et le renversement de Saddam Hussein (20 mars 2003-1 ^{er} mai 2003)	205
→ Les attentats de Madrid (11 mars 2004)	208
→ Les attentats de Londres (7 juillet 2005)	209
→ La crise géorgienne (août 2008)	210
→ Le traité de Lisbonne (1 ^{er} décembre 2009)	212
→ Les sommets de la Terre et la conférence de Copenhague sur le climat	214
→ Les crises financières de la décennie 2000	216
→ Le printemps arabe (2011)	219
→ La guerre civile en Libye et l'intervention de l'OTAN (19 mars-31 octobre 2011)	221
→ La crise ivoirienne (2002-2011)	222
→ L'arrivée au pouvoir puis la chute des Frères musulmans en Égypte (2012-2013)	224
→ La guerre civile syrienne et ses conséquences (2011-2024)	227
→ La guerre civile malienne (2012-2018)	233
→ La progression et la chute du groupe État islamique (2013-2019)	235
→ La crise du Venezuela (2013-2021)	238
→ La guerre civile yéménite (2014-....)	239
→ L'attentat contre <i>Charlie Hebdo</i> (2015)	241
→ L'accord sur le programme nucléaire iranien et les négociations de Vienne (2015-...)	243
→ L'accord de paix en Colombie (2016)	245
→ Le retrait du Royaume-Uni de l'Union européenne (2016-2020)	246
→ Le référendum sur l'indépendance de la Catalogne (2017)	248
→ L'affaire Khashoggi (2018)	250
→ Le soulèvement en France du Mouvement des Gilets jaunes (2018-2020)	251
→ Le « Deal du siècle » (2020)	253

→ La pandémie de Covid-19 (2019-...)	255
→ Les accords d'Abraham (2020)	256
→ La Seconde Guerre du Haut-Karabagh (2020)	258
→ L'invasion de l'Ukraine par la Russie (2022- ...)	260
→ La guerre de Gaza et ses implications régionales (2023-2024)	263

PARTIE II : NOTIONS ET CONCEPTS	267
--	------------

→ Aliénation	269
→ Antisémitisme	273
→ Arme de destruction massive (ADM)	276
→ Art	277
→ Athéisme	282
→ Autrui	283
→ Bahaïsme	289
→ Bonheur	291
→ Bouddhisme	296
→ Centrisme	297
→ Christianisme	298
→ Civilisation	300
→ Classes sociales	308
→ Colonisation	316
→ Communauté internationale	317
→ Communication	318
→ Communisme	322
→ Connaissance	324
→ Conscience	328
→ Consommation	332
→ Constitution	336
→ Corps	338
→ Crise	342
→ Culture	346
→ Cybercriminalité	351
→ Démocratie	352
→ Désarmement	358
→ Dictature	361
→ Diplomatie	362
→ Droit	363

→ Droite et gauche	367
→ École	372
→ Élite	378
→ Énergie	380
→ État	382
→ Éthique	387
→ Euthanasie	391
→ Fédéralisme	393
→ Fête	395
→ Frontière (politique)	398
→ Gestation pour autrui (GPA)	399
→ Héritage	400
→ Hindouisme	405
→ Histoire	407
→ Homophobie	409
→ Inconscient	410
→ Individu	414
→ Intelligence artificielle	420
→ Islam	421
→ Islamophobie	423
→ Jeu	424
→ Judaïsme	432
→ Langage	434
→ LGBT	440
→ Libéralisme	441
→ Liberté	444
→ Littérature	448
→ Mal	456
→ Malthusianisme	462
→ Marchandise	464
→ Modernité	468
→ Mythe	473
→ Nation	476
→ Opinion publique	480
→ Ordre	481
→ Pouvoir	486
→ Progressisme	493

→ Propagande	494
→ Protestantisme	495
→ Putsch	496
→ Réalisme	497
→ Représentation	501
→ Réseaux sociaux	505
→ Révolution	506
→ Rhétorique	514
→ Salafisme	518
→ Science	519
→ Sexisme	524
→ Sionisme	525
→ Société	527
→ Temps	531
→ Terrorisme	535
→ Utopie sociale	538
→ Vérité	540
→ Volonté	545
→ Wokisme	549

PARTIE III : LES HOMMES QUI ONT FONDÉ LE MONDE MODERNE

	551
→ Abraham (début du 1 ^{er} millénaire avant J.-C.)	553
→ Ramsès II (XIII ^e siècle avant J.-C.)	554
→ Lao-Tseu (VI ^e siècle ou peut-être IV ^e siècle avant J.-C.)	555
→ Confucius (fin du VI ^e siècle-début du V ^e siècle avant J.-C.)	556
→ Périclès (495-429 avant J.-C.)	557
→ Socrate (470-399 avant J.-C.)	558
→ Alexandre « Le Grand » (356-323 avant J.-C.)	560
→ Jules César (101-44 avant J.-C.)	562

→ Saint Paul (1 ^{er} siècle après J.-C.)	564
→ Charlemagne (747-814)	565
→ Hugues Capet (940-996)	567
→ Guillaume I ^{er} , dit « Le Conquérant » (vers 1027-1087)	568
→ Temudjin, dit « Gengis Khan » (1167-1227)	569
→ Marco Polo (1254-1324)	571
→ Laurent de Médicis, dit « Le Magnifique » (1449-1492)	573
→ Christophe Colomb (1451-1506)	575
→ François I ^{er} (1494-1547)	576
→ Luther (1483-1546)	578
→ Charles Quint (1500-1558)	580
→ Calvin (1509-1564)	582
→ Henri IV (1553-1610)	584
→ Richelieu (1585-1642)	586
→ Louis XIV (1638-1715)	588
→ Pierre I ^{er} , dit « Le Grand » (1672-1725)	590
→ George Washington (1732-1799)	592
→ Robespierre (1758-1794)	593
→ Napoléon Bonaparte (1769-1821)	594

→ Metternich (1773-1859)	596
→ Victoria (1819-1901)	597
→ Napoléon III (1808-1873)	598
→ Lincoln (1809-1865)	600
→ Bismarck (1815-1898)	601
→ Nicolas II (1868-1918)	602
→ Guillaume II (1859-1941)	604
→ Jean Jaurès (1859-1914)	606
→ Theodor Herzl (1860-1904)	607
→ Mustapha Kemal dit Atatürk (1881-1938)	609
→ Lénine (Vladimir Ilitch Oulianov) (1870-1924)	611
→ Georges Clémenceau (1841-1929)	614
→ Tchang Kaï-Chek (1887-1975)	616
→ Benito Mussolini (1883-1945)	618
→ Staline (Joseph Djougachvili) (1879-1953)	622
→ Léon Blum (1872-1950)	625
→ Adolf Hitler (1889-1945)	627
→ Winston Churchill (1874-1965)	631
→ Hiro-Hito (1901-1989)	634

→ Harry Truman (1884-1972)	635
→ Mohandas Gandhi (1869-1948)	637
→ Konrad Adenauer (1876-1967)	639
→ Joseph Mac Carthy (1908-1957)	641
→ Nikita Khrouchtchev (1894-1971)	643
→ Imre Nagy (1896-1958)	646
→ Robert Schuman (1886-1963)	648
→ Charles de Gaulle (1890-1970)	650
→ John Fitzgerald Kennedy (1917-1963)	655
→ Fidel Castro (né en 1926)	657
→ Ernesto Che Guevara (1928-1967)	659
→ Mao Zedong (1893-1976)	661
→ Martin Luther King (1929-1968)	664
→ Henry Kissinger (né en 1923)	666
→ Alexandre Soljenitsyne (1918-2008)	668
→ Pol Pot (Saloth Sar) (1928-1998)	670
→ Ruhollah Khomeiny (1900-1989)	673
→ Lech Walesa (né en 1943)	675
→ Habib Bourguiba (1903-2000)	677

→ Le pape Jean-Paul II (1920-2005)	679
→ Ronald Reagan (1911-2004)	681
→ Deng Xiaoping (1904-1997)	684
→ Le Dalaï-Lama (Tenzin Gyatso) (né en 1935)	686
→ Mikhaïl Gorbatchev (né en 1931)	688
→ Nelson Mandela (1918-2013)	691
→ Bill Clinton (né en 1946)	693
→ Itzhak Rabin (1922-1995)	695
→ Juan Carlos I ^{er} (né en 1938)	696
→ Laurent-Désiré Kabila (1939-2001)	698
→ Oussama Ben Laden (1957-2011)	700
→ Francisco Franco (1892-1975)	703
→ Gamal Abdel-Nasser (1918-1970)	705
→ Hafez el-Assad (1930-2000)	707
→ Anouar el-Sadate (1918-1981)	709
→ Václav Havel (1936-2011)	711
→ Yasser Arafat (1929-2004)	712
→ Saddam Hussein (1937-2006)	714
→ Slobodan Milošević (1941-2006)	716

→ Kim Jong-il (1941-2011)	718
→ Mouammar al-Kadhafi (1942-2011)	720
→ Barack Obama (né en 1961)	722
→ Ariel Sharon (1928-2014)	724
→ Hosni Moubarak (1928-2020)	726
→ Hugo Chávez (1954-2013)	729
→ Vladimir Poutine (né en 1952)	730
→ Jacques Chirac (1932-2019)	734
→ Angela Merkel (née en 1954)	736
→ Benyamin Netanyahou (né en 1949)	738
→ Abdel-Fattah al-Sissi (né en 1954)	741
→ Recep Tayyip Erdoğan (né en 1954)	743
→ Viktor Orbán (né en 1963)	745
→ Kim Jong-un (né en 1983)	746
→ Donald Trump (né en 1946)	748
→ Emmanuel Macron (né en 1977)	750
→ Ali Khamenei (né en 1939)	752
→ Joe Biden (né en 1942)	754
→ Xi Jinping (né en 1953)	756

➔ Narendra Modi (né en 1950)	757
➔ Volodymyr Zelensky (né en 1978)	758
➔ Élisabeth II d'Angleterre (1928-2022)	759
➔ Luiz Inácio Lula da Silva (né en 1945)	760
➔ Elon Musk (né en 1971)	762

PARTIE I

**LES ÉVÉNEMENTS
QUI ONT FAIT
LE MONDE**

Les Phéniciens pénètrent dans l'Atlantique (v. 800 av. J.-C.)

Les Phéniciens occupaient, dans l'Antiquité, une étroite bande de terre entre la Méditerranée et la montagne, correspondant à l'actuel littoral de la Syrie et du Liban. Organisés autour de cités-États prospères telles que Tyr, Sidon, Béryte (aujourd'hui Beyrouth) ou Byblos, ils ont à leur tête des rois comme cet Hiram de Tyr mentionné par la Bible (vers 950).

Les Phéniciens sont sans doute le premier peuple à se spécialiser dans la navigation, sous deux formes, commerce et piraterie, souvent associées. Ils assurent le transport des marchandises entre l'Égypte (productrice de blé, de papyrus, d'étoffes de lin) et l'Orient (fournisseur de parfums, de bijoux, d'objets de métal). Leur propre arrière-pays est mis à contribution : ils font ainsi le commerce du bois de cèdre, très réputé dans l'Antiquité, ainsi que de la pourpre, teinture prestigieuse obtenue à partir d'un coquillage, le murex, présent sur leurs côtes. Ils possèdent aussi leurs propres manufactures : teintureries et verreries principalement. À ces produits de relative proximité, ils ajoutent très vite des produits issus d'un commerce plus lointain : ivoire d'Afrique, huile d'Espagne, esclaves. Surtout, ils se spécialisent dans le commerce des métaux : cuivre de Chypre et d'Espagne, étain de Grande-Bretagne.

La Phénicie devient ainsi un gigantesque entrepôt de marchandises. Pour en assurer la gestion, les Phéniciens mettent au point ce qui est sans doute leur plus grande invention : l'alphabet, système de notation écrite, ne reposant plus sur des pictogrammes ou des idéogrammes comme auparavant, mais sur des lettres distinctes notant chacune un son. Cette invention se diffuse rapidement le long des routes commerciales phéniciennes : les alphabets hébreu, grec et latin sont dérivés de ce prototype phénicien.

Pour faciliter ces échanges, les Phéniciens installent des comptoirs et des colonies. Les plus proches sont installés dans l'île voisine de Chypre, mais certains sont beaucoup plus lointains, essentiellement sur les côtes de l'actuel Maghreb, ainsi qu'en Sicile, Corse et Sardaigne. Vers 800 av. J.-C., les Phéniciens de Tyr fondent Carthage, près de l'actuelle Tunis. Tournée vers la mer, Carthage ne cherche pas vraiment à soumettre son arrière-pays, mais forme peu à peu un véritable empire maritime, détruit au III^e siècle avant notre ère par Rome.

À peu près à l'époque de la fondation de Carthage, ils pénètrent dans l'Atlantique. Rapidement, ils contrôlent les colonnes d'Hercule (nom donné par les Grecs au détroit de Gibraltar) grâce à un réseau de comptoirs implantés sur les deux rives du détroit : Malaca (Malaga) au nord, Tingis (Tanger) au sud et surtout Gadir (Cadix), sont des fondations phéniciennes. Ces comptoirs lointains ont pour objet de contrôler la route d'accès aux minerais. Tout près de Gadir, dans la vallée du Guadalquivir, s'étend le

royaume ibérique de Tartessos, grand exportateur de cuivre. Surtout, les comptoirs de la péninsule ibérique sont le point d'arrivée du commerce de l'étain, minerai rare en Orient, indispensable pour la fabrication du bronze, et présent en quantité importante dans le sud de la Grande-Bretagne (Cornouailles). Avec l'arrivée des Phéniciens à Gadir, les flux atlantiques se tournent donc en partie vers l'approvisionnement du monde méditerranéen.

Le pharaon Néchao ordonne un périple autour de l'Afrique (v. 600 av. J.-C.)

À la fin du VII^e et au début du VI^e siècle avant notre ère, l'Égypte n'est plus la grande puissance qu'elle a été. Le Nouvel-Empire (XVI^e-XI^e siècles av. J.-C.), avec des souverains glorieux tels que Aménophis III ou Ramsès II, s'était étendu jusqu'aux frontières de l'Empire hittite. En 1286, la bataille de Kadesh avait permis de répartir des zones d'influence en Syrie et Palestine. Mais l'expansion assyrienne avait réduit à néant des ambitions égyptiennes déclinantes.

Les pharaons de la XXVI^e dynastie, dite de Psammétique, dont Néchao est le second représentant, ont réussi à se dégager de l'emprise assyrienne et ont même établi de bons rapports avec les derniers rois de Ninive, Assourbanipal et ses successeurs. Mais le pays des pharaons reste menacé par les empires asiatiques successeurs de l'Empire assyrien, Empire néobabylonien puis perse. Psammétique I^{er} (663-609) et son fils Néchao II (609-594) ont essayé sans grand succès de bloquer l'avancée babylonienne et leur influence ne s'est exercée sur la Palestine et la Syrie que pendant les deux premières décennies du VI^e siècle.

C'est précisément pendant cette époque que les pharaons ont mené une politique de grandeur, en particulier dans le domaine maritime. Une politique qui se traduit en particulier par un programme de grands travaux : percement d'un canal entre le Nil et la mer Rouge ; construction d'une véritable flotte de guerre. C'est aussi de cette époque que date la fondation sur une branche du delta du Nil d'un comptoir, Naucratis, où peuvent séjourner les marchands phéniciens et surtout grecs venus acheter du blé égyptien.

L'Égypte est une puissance essentiellement terrestre, dont la force réside avant tout dans la richesse de son agriculture, qui repose sur la régularité et la puissance des crues du Nil. Elle fut, pendant toute l'Antiquité, le grenier à blé de la région. Ce n'est toutefois qu'à l'époque de Psammétique et Néchao qu'elle se tourne enfin vers le delta et vers la mer. Le blé égyptien, jusqu'ici transporté surtout par caravanes, devient l'objet d'un commerce maritime.

C'est dans ce cadre qu'il faut situer la circumnavigation de l'Afrique. Entreprise de prestige autant que tentative de reconnaissance, cette expédition permet au pharaon de se présenter comme le maître de la terre et de la mer : il est à la fois celui qui enserme l'ensemble du continent et celui qui domine les flots. Remarquons toutefois que ce sont des marins phéniciens qui ont, pour le compte de Néchao, effectué ce périple : les Égyptiens restent un peuple terrien, et le pharaon a dû, pour réaliser son projet, faire appel à des marins plus expérimentés. On observera aussi que ce voyage ne nous est pas connu par des sources égyptiennes, mais par des textes grecs, dont celui, mentionné

plus haut, d'Hérodote : cette entreprise a peu marqué les consciences en Égypte même, mais elle a fait le tour des communautés de navigateurs de la Méditerranée orientale. Le fait qu'une flotte ait pu revenir à son point de départ sans avoir eu à faire demi-tour est considéré, à juste titre, comme un exploit sans précédent. Les marins de Néchao reviennent la bouche pleine de merveilles. La plus étonnante est, aux yeux des auteurs anciens qui nous ont décrit ce voyage, la suivante : alors qu'ils avaient navigué constamment vers le sud puis l'ouest, vint un jour où, à midi, les marins avaient le soleil à leur droite. Ce détail, qu'Hérodote jugeait fantaisiste, est pour nous la preuve que ce voyage a réellement eu lieu : ils avaient bien sûr franchi l'équateur !

Les Phocéens fondent Marseille (v. 600 av. J.-C.)

Tout comme les Phéniciens avant eux, les Grecs se sont rapidement sentis à l'étroit dans la péninsule hellénique. Au moins depuis le IX^e siècle, ils ont entamé la colonisation du littoral de l'Asie mineure, l'actuelle Turquie : des cités prospères comme Milet, Phocée, Ephèse ou Téos. Comme chez les Phéniciens, la base de l'organisation politique est la cité-État, en grec *polis* : Athènes ou Sparte ne sont que les plus importants d'une myriade de micro-États, chacun formé d'une ville et de sa campagne.

Pendant environ deux siècles et demi, entre le début du VIII^e siècle et le milieu du VI^e siècle, les Grecs mènent une politique très active de colonisation : de nombreuses cités grecques (Corinthe en Grèce même, Phocée et Milet en Asie Mineure, et bien d'autres) fondent des « villes-filles » sur les côtes du bassin méditerranéen. Les colonies ainsi fondées ne sont pas soumises à leur « ville-mère » (en grec *mêtropolis*, métropole) : même si elles héritent d'elle leurs cultes civiques et, en partie, leur organisation intérieure, elles deviennent des cités indépendantes. Certaines de ces colonies sont promises à un avenir glorieux. Citons entre autres Syracuse et Agrigente en Sicile, Tarente et Naples (*Néapolis*, la « cité nouvelle ») en Italie du Sud, Cyrène en Libye, Byzance sur le Bosphore. Le Sud de l'Italie est tellement marquée par l'influence grecque qu'on l'appelle alors la « Grande Grèce ». Le grec y est resté la langue principale jusqu'au Moyen Âge, et il existe encore aujourd'hui quelques minorités hellénophones dans le sud de la péninsule. Plus près de nous, les Phocéens fondent Massalia, aujourd'hui Marseille, aux alentours de l'an 600 av. J.-C. : c'est à partir de cette cité grecque que sont fondées, dans la foulée, les villes d'Antipolis (Antibes), Nikaia (Nice), Agathê (Agde) et Emporion (*Ampurias* en Catalogne). À son apogée, vers la fin du III^e siècle av. J.-C., Marseille domine une grande partie du littoral actuellement français, des Alpes maritimes à la Camargue.

Les Massaliotes remontent aussi le Rhône, faisant pénétrer la culture grecque en Gaule : le vin en particulier était apprécié des élites celtes. Les princes gaulois en importaient des quantités sans doute élevées, avec les objets qui accompagnaient sa consommation : coupes en céramique, louches, carafes et cratères de bronze (vases destinés à mélanger l'eau et le vin, selon l'usage de l'époque). C'est ainsi qu'on a retrouvé à Vix, en Bourgogne, une tombe princière contenant un splendide cratère grec haut de 1,64 m : la « princesse » de Vix avait été ensevelie avec de nombreux objets précieux servant à exprimer le statut exceptionnel de la défunte comme de ceux qui avaient procédé à ses funérailles.

C'est de Marseille que Pythéas, entre 350 et 300, partit reconnaître les côtes atlantiques – sans doute dans le but de reconnaître les routes de l'étain, dominées par les Phéniciens. Le récit de son voyage est perdu, mais il a été utilisé plusieurs siècles plus tard par les géographes Strabon et Pline l'Ancien. On pense qu'après avoir franchi les colonnes d'Hercule, son voyage l'amena à faire le tour de la Grande-Bretagne, puis à se rendre vers

l'actuel Danemark. Au-delà, il avait atteint une « île », qu'il appelle Thulé, et que l'on a pu identifier comme les Shetland, les Féroé, l'Islande ou, plus probablement, la Scandinavie méridionale.

Les Perses sont vaincus à Salamine (480 av. J.-C.)

L'Empire perse, fondé par Cyrus le Grand au milieu du ^{vi}e siècle, est rapidement devenu la principale puissance du Proche-Orient. En s'emparant de Babylone en 539 av. J.-C., puis en étendant son emprise de l'Asie mineure aux rives de l'Indus, Cyrus (550-530) dépasse largement les limites des empires mésopotamiens (assyrien ou néobabylonien) qui l'ont précédé. La conquête de la Lydie, royaume de l'ouest de l'Anatolie, en 546, met les Perses en contact direct avec les cités grecques de la côte ionienne : Milet, Phocée ou Halicarnasse sont forcées de se soumettre et de payer tribut au « Grand Roi ». En 500-494, la révolte des cités ioniennes, mal soutenue par les cités de la Grèce continentale, est écrasée par le roi perse Darius I^{er} (522-486). Dans la foulée de cette victoire, les Perses prennent alors pied en Europe et soumettent la Thrace et la Macédoine : les voilà aux portes de la Grèce.

Celle-ci, à la fin du ^{vi}e et au début du ^ve siècle, apparaît relativement faible et généralement divisée. Il n'y a pas véritablement de notion d'unité grecque. En outre, sauf peut-être à Sparte, qui émerge alors comme une des cités les plus influentes, exerçant une hégémonie sur presque tout le Péloponnèse, des rivalités internes aux cités paralysent leur action. Aussi la victoire de l'armée athénienne à Marathon, en septembre 490, contre un corps expéditionnaire perse venu châtier Athènes du soutien apporté aux Ioniens quelques années plus tôt lors de leur révolte, est-elle une relative surprise. Pour la première fois, l'armée d'une cité grecque – principalement composée de citoyens combattant à pied, les hoplites – réussit à vaincre les troupes de l'Empire perse, composées de contingents des peuples soumis, beaucoup plus nombreuses mais aussi plus hétéroclites. Dans toute la Grèce, la réputation d'Athènes s'en trouve renforcée.

La défaite de Marathon aurait été, pour les Perses, un simple échec sans lendemain si, dix ans plus tard, Xerxès I^{er} (486-465), successeur de Darius, n'avait cherché à soumettre définitivement la Grèce. Au printemps 480, une double invasion est lancée, à la fois par terre et par mer. Sparte parvient à réunir derrière elle une coalition de cités grecques pour résister aux Perses. Athènes, qui a mené dans les années précédentes un important effort de construction navale, est chargée de la défense maritime. L'armée perse ayant réussi à prendre Athènes, désertée par ses habitants, les deux flottes se rencontrent le 29 septembre 480 dans le chenal qui sépare l'île de Salamine du continent, à quelques encablures du Pirée, le port d'Athènes. Incapable de manœuvrer dans un espace aussi restreint, la flotte perse, pourtant plus nombreuse, est anéantie. L'année suivante, la victoire de l'armée coalisée à Platées, et de la flotte au cap Mycale, confirme la défaite des Perses.

Les victoires de Salamine et du cap Mycale ont sur Athènes un double effet. À l'intérieur de la cité, elles confirment l'ascension politique des thètes, la classe de citoyens la moins

fortunée : incapables de payer l'équipement militaire d'un hoplite, les thètes servent comme rameurs. Leur victoire est aussi celle du parti démocratique, favorable à une plus grande participation des couches populaires aux décisions politiques. À l'extérieur, Athènes et sa flotte deviennent la grande puissance du moment : seule Sparte, dont les troupes ont montré leur valeur à Platées, peut lui disputer l'hégémonie. Athènes établit alors, avec la ligue de Délos, une vaste alliance des cités maritimes, qu'elle « protège » en échange d'un tribut. Jamais véritablement réalisée, l'unité de la Grèce est, en 480, à portée de main.

Alexandre le Grand meurt à Babylone (323 av. J.-C.)

Sous le règne de Philippe (359-336), la Macédoine, région « semi-barbare » située au nord de la Grèce, a imposé son hégémonie aux cités (Athènes, Thèbes, Corinthe, Sparte, etc.) à l'issue de la bataille de Chéronée (338). L'assassinat du roi en 336 porte au pouvoir son fils Alexandre. Jeune, cultivé et ambitieux, ce dernier a été l'élève du philosophe athénien Aristote et est pétri de culture grecque. Il rêve d'offrir aux Grecs et aux Macédoniens une revanche sur l'ennemi de toujours, les Perses. Pour cela, il faut porter la guerre sur leur sol.

En 334, une fois matées les tentatives de révoltes des cités grecques, consécutives à la mort de Philippe, Alexandre débarque en Asie mineure, à Troie, imitant par là les héros d'Homère. Dès le premier affrontement, à la bataille du Granique, l'armée perse est mise en déroute. Suit alors une série de succès : prise d'Halicarnasse (333), victoire d'Issos (333), prise de Tyr et de Gaza (332), conquête de l'Égypte (331), visite de l'oasis de Siwah, dans le désert égyptien, où l'oracle d'Amon le proclame fils de Zeus (331), et enfin batailles d'Arbèles et de Gaugamèles (331) où Darius, roi des Perses, est mis en fuite. Alexandre peut alors s'emparer des capitales de l'Empire perse – Babylone, Suse, Persépolis – puis, poursuivant Darius, s'engager plus avant sur les hauts plateaux iraniens. Darius ayant été trahi et assassiné par un de ses officiers, Alexandre se proclame son successeur, roi des Perses autant que des Macédoniens. Atteignant l'Asie centrale (actuel Ouzbékistan) et l'Inde, il met fin à l'expédition quand, en 326, sur les bords de l'Indus, son armée lui impose le retour. Revenu à Babylone, il meurt, encore jeune, le 13 juin 323. L'expédition d'Alexandre n'a pas que des conséquences politiques et militaires. Certes, elle permet dans l'immédiat l'établissement de dynasties gréco-macédoniennes dans plusieurs régions de l'ancien Empire perse. En effet, les généraux d'Alexandre (les « diadoques ») se partagent ses conquêtes : citons les Lagides en Égypte, les Antigonides en Macédoine ou les Séleucides en Syrie. Ces dynasties, dites hellénistiques, favorisent la diffusion de la culture grecque. En outre, Alexandre, tout au long de son voyage, fonde des villes, parfois sorties du néant, plus souvent refondées à partir d'un noyau urbain plus ancien. À ces villes il donne son nom : Iskenderun en Turquie, Khodjent au Tadjikistan, Kaboul, Herat et Kandahar en Afghanistan, et bien sûr Alexandrie d'Égypte, sont toutes des « Alexandrie ». Ses successeurs l'imiteront : dans le royaume séleucide, dont les souverains portent en général les noms d'Antiochos et Séleucos, les « Séleucie » et les « Antioche » se multiplient – la plus célèbre, Antioche sur l'Oronte, a été la capitale de l'Orient romain puis byzantin.

Mais l'exemple le plus éclatant de cette fusion des cultures autochtones avec la culture grecque est celui de l'Égypte lagide. Alexandre avait été accueilli en Égypte comme un libérateur, et il y avait fondé une ville, à l'entrée de la branche la plus occidentale du delta

du Nil. À la fois ville grecque tournée vers la mer et porte de l'Égypte, Alexandrie devient la capitale de la dynastie issue de Ptolémée I^{er} Lagos (305-283), général d'Alexandre. C'est une ville cosmopolite, industrielle et marchande, interface entre l'Égypte et la mer, où cohabitent Grecs, Juifs et Égyptiens. C'est aussi une ville de haute culture grâce à son Musée, qui accueille des savants et des poètes de tout le monde grec et dont la célèbre bibliothèque a sans doute contenu, au temps de Cléopâtre (51-31), dernière reine lagide, près de 700 000 volumes.

L'unification de la Chine et l'achèvement de la Grande Muraille (v. 221 av. J.-C.)

La Chine est, avec la Mésopotamie, l'un des premiers berceaux de civilisation agricole dans le monde. Des dynasties impériales semi-légendaires, les Xia (xxii^e-xviii^e siècles), les Shang (xviii^e-xii^e siècles) et les Zhou (xii^e-iii^e siècles), auraient régné dans la vallée du Fleuve Jaune dans les débuts de la période historique. En réalité, le pays est resté longtemps divisé en une série de principautés, que les historiens désignent, selon les périodes, sous le nom de « domaines des hégémons » puis de « royaumes combattants ».

Qin Shi Huangdi, le Premier Empereur (c'est le sens de l'expression « Shi Huangdi »), est l'un de ces princes, à la tête du « royaume combattant » de Qin, dans l'ouest du pays, dont la capitale est Xianyang (dans l'actuel Shaanxi). Par une habile politique, il pacifie et unifie l'ensemble de l'espace chinois, fondant le premier véritable empire. Il mène aussi des conquêtes en direction du sud, atteignant la mer de Chine méridionale et la région de Canton. C'est donc sous son règne que la moitié sud de la Chine actuelle commence à être incorporée dans l'orbite de la civilisation chinoise (aujourd'hui encore, la Chine du Sud possède ses propres dialectes et on y mène un genre de vie très différent de celui des habitants des vallées des deux grands fleuves).

Vers le nord au contraire, Shi Huangdi refuse toute expansion et fait le choix d'une politique de fortification, que ses successeurs reprirent. La Grande Muraille est le résultat de cette politique. Elle résulte de l'unification et de l'extension en un système cohérent de divers tronçons de fortifications construits dès avant l'unification du pays par les princes de divers « royaumes combattants ». Longue de 6 000 km, elle constitue le plus grand système fortifié jamais construit et servit pendant plusieurs siècles de frontière septentrionale à la Chine. Mais cette frontière est plus symbolique que réelle : elle n'a pas été utile pour contenir les nombreuses invasions venues du monde des steppes, et de nombreux empereurs ont négligé sa construction et son entretien. Les derniers tronçons, au nord de Pékin, datent du xv^e siècle : on n'en a pas construit depuis. La Grande Muraille a surtout servi, dans l'esprit des Chinois, à les constituer en « empire du Milieu », pays de la stabilité, de la civilisation et du raffinement, en les séparant de la barbarie s'étendant au nord, c'est-à-dire des peuples nomades tels que les Huns, les Turcs, ou plus tard les Mongols et les Mandchous. Ces peuples de la steppe, à leur tour, ont vu la Chine comme le grand pays de richesse et de culture, s'étendant de l'autre côté de la Grande Muraille, proie à la fois convoitée et inaccessible.

À sa mort en 210, Shi Huangdi est enseveli dans un immense tumulus de 47 m de haut, près de Xianyang. En 1974, on découvrit à proximité de ce tumulus deux fosses

renfermant une armée de 6 400 soldats de terre cuite, avec chevaux et chars, ainsi qu'une armée de plus de 1 000 figures de bronze.

Shi Huangdi laisse en mourant un empire puissant et unifié, mais fragilisé par une politique violente, heurtant de front les élites traditionnelles (les « mandarins ») : en effet, le Premier Empereur, désireux de briser le monopole des lettrés sur l'administration, a ordonné en 213 la destruction de tous les livres classiques. Son fils et successeur ne peut se maintenir longtemps sur le trône et, en 206, un chef de guerre local s'empare du pouvoir et fonde une nouvelle dynastie, les Han. S'appuyant à la fois sur l'armée et sur les lettrés, moins rigoureux que Shi Huangdi, les Han règnent sur la Chine jusqu'en 220 apr. J.-C.

Jules César conquiert la Gaule (52 av. J.-C.)

Sous le nom de « Gaulois » (*Galli* en latin) ou de « Celtes » (*Keltoi* en grec), les Romains et les Grecs désignent un ensemble de peuples de langues celtiques, installés de part et d'autre des Alpes. Le monde celtique, qui n'a jamais eu d'unité politique, s'étend alors sur une bonne partie de l'Europe du nord et de l'ouest : parmi les régions de culture celtique, on peut citer la (Grande-)Bretagne, l'Irlande, une partie de l'Espagne, le sud de l'Allemagne actuelle et, bien entendu, la Gaule. Quand ils parlent de « Gaule », les Romains distinguent d'ailleurs la Gaule « cisalpine » (c'est-à-dire l'Italie du Nord, conquise par Rome entre le III^e et le II^e siècle avant notre ère), la Gaule « narbonnaise » (la « province » romaine, dont le nom s'est transmis à l'actuelle Provence, conquise à la fin du II^e siècle) et la Gaule « chevelue », encore indépendante au milieu du I^{er} siècle. La Gaule chevelue est alors divisée en une petite centaine de peuples (plusieurs d'entre eux ont donné leur nom à d'actuelles villes ou régions françaises) : citons entre autres les Eduens (en Bourgogne) et les Rèmes (Reims), alliés traditionnels de Rome, ou encore les Helvètes (en Suisse), les Bellovaques (Beauvais), les Parisii (Paris), les Carnutes (Chartres), les Vénètes (Vannes), les Bituriges (Bourges) ou encore les Arvernes (en Auvergne). Le seul lien qui les unisse est d'ordre religieux, puisque tous ces peuples (ainsi que ceux de la Grande-Bretagne toute proche) adhèrent à des cultes dominés par une caste de prêtres, les druides. Sur le plan politique, il n'existe en Gaule ni chef suprême, ni capitale, ni sanctuaire commun, ni culte unificateur.

Pour les Romains, le Gaulois représente alors le Barbare par excellence : on se souvient encore à Rome du tribut imposé par le chef gaulois Brennus à la ville au début du IV^e siècle avant notre ère. Une victoire sur eux représenterait, pour un général romain, un capital de popularité considérable. Caius Julius Caesar – Jules César –, général et chef de parti, opposé à Pompée, alors au sommet de sa puissance, obtient en 58 le gouvernement de la Gaule narbonnaise. Il saisit l'occasion d'un conflit entre peuples gaulois pour tenter d'imposer son autorité à l'ensemble de la région. Malgré des débuts prometteurs (les Helvètes et les Vénètes sont vaincus) et des expéditions au-delà du Rhin et dans le sud de la Grande-Bretagne, la conquête reste fragile et, en 52, la plupart des peuples gaulois s'insurgent. Mais cette fois-ci, ils se dotent d'un chef, un jeune noble arverne que César, dans ses *Commentaires sur la guerre des Gaules*, nomme Vercingétorix. La révolte est quasi-générale : même les Eduens, alliés jusque-là indéfectibles de Rome, se joignent aux insurgés. Paradoxalement, c'est au moment de leur défaite que les peuples de la Gaule ont réussi à se doter d'un chef unique. Victorieux à Gergovie, au cœur du pays arverne, Vercingétorix est assiégé dans Alésia, une place fortifiée. L'échec d'une armée de secours consomme la défaite des insurgés, et Vercingétorix doit capituler. La Gaule devient province romaine.

La conquête de la Gaule ouvre à Rome des perspectives nouvelles en direction de l'Europe du Nord et met en contact direct avec Rome des groupes de peuples (Bretons, Germains) jusqu'ici très peu touchés par la civilisation méditerranéenne. Cette œuvre est poursuivie dans le siècle suivant l'annexion de la Gaule par la conquête des Alpes, de l'Allemagne du Sud et d'une grande partie de la Grande-Bretagne. Dans l'immédiat, la victoire en Gaule ouvre à César la porte du pouvoir : elle lui permet d'éliminer son rival Pompée et de se faire désigner comme dictateur à vie... avant d'être assassiné, le 15 mars 44 av. J.-C.

Constantin promulgue l'Edit de Milan (313)

Profitant de la relative paix intérieure procurée par l'empire, le christianisme a progressé dans le monde romain, d'abord lentement, puis plus rapidement à partir des années 250. Certaines régions (l'Asie mineure, l'Égypte, l'Afrique) sont sans doute majoritairement chrétiennes à la fin du III^e siècle, mais la quasi-totalité des provinces est touchée. Pour les empereurs, cette progression pose de nombreux problèmes, particulièrement d'ordre politique. Depuis Auguste, et plus encore depuis le I^{er} siècle, le régime impérial repose sur une idéologie dont la pierre angulaire est le culte rendu par tous les citoyens, et particulièrement par les soldats et par les magistrats locaux, à Rome et à la personne de l'empereur. Tant que les refus de sacrifier ne concernaient que des cas isolés, locaux ou minoritaires, bien identifiés par ailleurs (c'était le cas des juifs), la cohérence globale du système politico-culturel pouvait être conservée.

La situation devient très différente à partir du moment où de nombreux citoyens (tous les hommes libres de l'empire sont citoyens romains depuis le début du III^e siècle) se convertissent au christianisme. Les persécutions se font donc, au III^e siècle, plus fréquentes et plus violentes : on citera la grande persécution ordonnée par l'empereur Dèce en 250 et, après une période de relative tolérance entre 260 et 303 (pendant laquelle se réalise la plus grande progression du christianisme), celle de Dioclétien en 303-311. Dioclétien en effet cherche à refonder l'idéologie impériale en la liant au culte de Jupiter et d'Hercule, dont lui-même et son collègue Maximien sont présentés comme les représentants, voire les incarnations : position bien entendu inacceptable pour les chrétiens, qui pour Dioclétien doivent être écartés de toute position de pouvoir et privés de toute influence. Après l'abdication conjointe de Maximien et Dioclétien en 305, leurs successeurs Constance Chlore et surtout Galère continuent cette politique.

C'est dans ce contexte que Constantin, fils de Constance Chlore, est proclamé empereur à York, en 306, à la mort de son père. Fils d'Hélène, concubine chrétienne de son père, il est dès le début de son règne favorable à la tolérance envers les chrétiens, même s'il favorise plutôt le culte solaire. A-t-il été converti à la suite d'une expérience mystique, ou son alliance avec les élites chrétiennes est-elle due à un calcul politique ? Il est possible que les deux aspects soient entrés en ligne de compte. Toujours est-il que dans la bataille qui l'oppose à son rival Maxence, fils de Maximien, au pont Milvius sous les murs de Rome, Constantin arbore sur ses étendards le symbole chrétien du *chi-rhô*, les deux premières lettres, en grec, du mot « Christ ». Vainqueur, Constantin légalise le christianisme par l'Edit de Milan, de 313 : les bâtiments enlevés aux chrétiens pendant la persécution leur sont restitués, des conditions fiscales particulières sont accordées au clergé. Plus encore, Constantin favorise le règlement des conflits entre chrétiens en convoquant lui-même le concile de Nicée, en 325 : cette assemblée d'évêques présidée

par l'empereur parvient à adopter une définition commune de la foi chrétienne, le *credo*, toujours récité de nos jours, sous une forme légèrement modifiée, dans les églises chrétiennes. Par ces mesures, Constantin a fait des évêques et des notables chrétiens des alliés précieux du régime impérial. Sous ses successeurs, le christianisme devient la religion dominante, puis en 380 officielle, de l'empire.

L'empereur Théodose partage l'Empire romain entre ses deux fils (395)

Les empereurs du III^e siècle, confrontés à une grave crise politique, à des incursions barbares répétées et à de nombreuses usurpations, avaient déjà tenté de confier à des collègues la charge de portions de l'empire. Dioclétien (284-305) se fait le champion de cette solution et met en place le système de la tétrarchie : deux empereurs de premier rang, appelés Augustes, règnent à Rome et en Orient, chacun assisté d'un empereur de second rang portant le titre de César. Si l'un des Augustes vient à mourir ou à démissionner, son César lui succède automatiquement, nommant et adoptant à son tour son propre César. Ce splendide système n'a cependant pas tenu plus d'une vingtaine d'années : les ambitions des fils des Augustes, peu désireux de laisser la place de César à des officiers adoptés, en ont eu raison.

Malgré l'échec de la tétrarchie, l'idée de partage géographique des responsabilités est restée, et les empereurs Constantin (306-337) et Valentinien I^{er} (364-375) ont tous les deux nommé des collègues en charge d'une partie de l'empire. Constantin en particulier s'est montré sensible au problème. En 330, il fonde sur le site de l'antique Byzance une seconde capitale, pourvue d'un Sénat et de toutes les institutions que possédait Rome. Son évêque obtient le titre de patriarche, ce qui en fait l'égal des évêques de Rome (le pape), d'Alexandrie ou d'Antioche. À cette ville, l'empereur donne son nom : c'est Constantinople.

Théodose I^{er} (379-395), qui réunit tout l'empire sous son autorité en 394, est bien conscient des difficultés que posent l'administration et la défense d'un aussi grand territoire. À sa mort en 395, il partage l'empire entre ses deux fils : l'aîné Arcadius obtient l'Orient, avec Constantinople ; le cadet Honorius obtient l'Occident, avec Rome (symboliquement importante, même si la vraie capitale, le siège du palais impérial, est Ravenne).

Ainsi est consommée la séparation entre un empire d'Occident et un empire d'Orient. Les deux moitiés de l'empire forment officiellement un seul et même État, mais elles sont en réalité en constante rivalité : usurpations et complots se succèdent de part et d'autre. De même, si officiellement le christianisme est depuis les édits théodosiens de 391-393 la seule religion autorisée dans l'empire, la rivalité entre empereurs se double d'une rivalité entre patriarches. C'est que la division de l'empire n'a pas été un simple découpage administratif. Le partage s'est fait entre les deux moitiés du bassin méditerranéen – remarquons au passage que le bassin méditerranéen se divise alors entre une moitié est et une moitié ouest, et non, comme de nos jours, entre une moitié nord et une moitié sud, situation héritée de l'expansion musulmane du VII^e siècle. La moitié occidentale est de culture latine. Le latin, langue utilisée par les légionnaires

et les colons romains, s'est peu à peu imposé : l'espagnol, le portugais, le français, l'italien, descendent du latin, signe que les populations occidentales l'avaient adopté dans leurs conversations quotidiennes. En revanche, la moitié orientale est, en cette fin du IV^e siècle, de culture grecque. En effet, depuis l'expédition d'Alexandre, l'Asie mineure, la Syrie ou l'Égypte ont adopté le grec comme *lingua franca*. Tout en gardant leurs propres langues, les habitants de l'empire d'Orient utilisent le grec dès qu'ils doivent communiquer avec d'autres communautés. Entre un Occident massivement latinisé et un Orient superficiellement hellénisé, les différences sont réelles. Entre les deux moitiés du monde romain, le partage politique permet de consommer la rupture.

Les Barbares franchissent le Rhin (406)

Depuis le règne d'Hadrien (117-138), l'armée romaine a pour principale fonction de protéger les provinces en refoulant les raids de pillage des « Barbares », mais aussi les populations extérieures à l'empire désireuses de s'y implanter. Mis à mal dans le courant du III^e siècle, le *limes* est restauré par les empereurs, en particulier Dioclétien (284-305) et Constantin (306-337).

Mais, depuis le milieu du III^e siècle, et plus encore à partir des années 380, les troupes qui assurent la surveillance du *limes* sont surtout composées de mercenaires barbares. Certains sont engagés à titre individuel dans l'armée régulière. D'autres sont enrôlés collectivement sous le commandement de leurs princes : ils deviennent alors des peuples « fédérés », c'est-à-dire ayant signé un traité (*foedus*) avec Rome. C'est le cas, par exemple, des Wisigoths, un peuple germanique des rives du Danube. Ayant pénétré en Thrace, ils écrasent l'armée romaine en 378, puis entrent au service des empereurs en échange de terres et d'un tribut.

L'événement du 31 décembre 406 résonne comme un véritable coup de tonnerre. Profitant des grands froids, trois « peuples » barbares, les Alains, les Suèves et les Vandales, franchissent le Rhin gelé. Par « peuples », il faut entendre, sans doute, quelques dizaines de milliers de guerriers, avec femmes, enfants et esclaves. Leur but : piller, s'enrichir, faire du butin, mais aussi fuir la misère et la guerre, endémiques de l'autre côté du Rhin, et s'installer sur des terres fertiles et bien cultivées. Cette invasion, qui aurait pu n'être qu'une énième incursion barbare, a des conséquences beaucoup plus grandes. Incapable de repousser les envahisseurs, confronté à une nouvelle usurpation en Grande-Bretagne puis en Gaule, l'empereur d'Occident Honorius (395-423) doit aussi faire face à une rébellion des fédérés Wisigoths. Ceux-ci, menés par leur roi Alaric, envahissent l'Italie, puis pillent Rome en 410.

L'effondrement du *limes* rhénan et surtout le sac de la ville représentent dans le monde romain un véritable traumatisme. Même si Rome, au début du V^e siècle, n'est plus que l'ombre d'elle-même (Milan ou Ravenne ayant repris le rôle de capitale de l'Occident), ce ne sont plus les provinces frontalières qui sont menacées, mais le cœur de l'empire, la ville qui l'a construit. Les empereurs, qui se succèdent à un rythme effréné après la mort d'Honorius, semblent incapables de mettre fin au désordre. De fait, le V^e siècle représente, en Occident, une longue agonie de l'État romain, qui perd peu à peu la plupart des provinces au profit de ses ennemis ou de ses « alliés » barbares. Wisigoths, Suèves, Vandales, puis Burgondes, Francs, Ostrogoths, se font accorder par les autorités romaines ou s'octroient par la force des territoires arrachés à l'empire. L'Espagne, l'Afrique du Nord, le sud-ouest et le nord-est de la Gaule voient se développer des « royaumes barbares ». Clovis, qui devient roi des Francs en 481, n'est finalement qu'un de ces

généraux barbares de l'armée romaine en charge d'une province (en l'occurrence, la « Belgique Seconde », autour de Reims).

Vers 450, l'autorité impériale ne s'exerce plus réellement que sur le sud de l'Italie et la Provence. Finalement, en 476, le chef barbare Odoacre, pourtant à la tête de troupes « romaines », s'empare de Ravenne, dépose l'empereur Romulus Augustule et renvoie à Constantinople les insignes impériaux. Il n'y a plus d'empereur en Occident.

Charlemagne et Offa concluent un traité (796)

En 796, « Charles, par la grâce de Dieu roi des Francs et des Lombards, et patrice des Romains » (il ajoutera quatre ans plus tard à ses titres celui d'empereur) et « son très cher frère Offa, roi des Merciens », concluent un accord concernant les voyageurs anglais désireux de se rendre dans le royaume franc : les pèlerins bénéficieront de la protection royale et seront libres de leurs mouvements, à condition qu'il ne s'agisse pas de marchands frauduleusement mêlés à eux pour éviter de payer les taxes sur les marchandises ; les voyageurs francs obtiendront, sur les terres d'Offa, les mêmes garanties.

Le royaume franc en effet recouvre alors la plus grande partie de la chrétienté occidentale : parmi les chrétiens de l'ouest de l'Europe, seuls ceux des îles Britanniques et du nord-ouest de l'Espagne ne sont pas soumis à l'autorité de Charles. Or les chrétiens d'Angleterre entretiennent, depuis la conversion du pays au christianisme dans le courant du ^{vi}^e siècle, un lien privilégié avec Rome et avec la papauté. Nombreux sont les pèlerins anglais qui désirent se rendre sur les tombes des apôtres Pierre et Paul, et la ville de Rome possède même une *schola Saxonum*, un quartier anglo-saxon. Mais pour se rendre à Rome, il faut traverser le royaume franc et ses nombreux péages où les agents royaux prélèvent de lourdes taxes sur les marchandises. Les pèlerins anglais, qui débarquent en général dans le port picard de Quentovic (près de l'actuelle ville d'Etaples), ont un long voyage par voie de terre à accomplir avant d'arriver à Rome. Ce voyage s'accomplit de monastère en monastère, les établissements religieux formant un véritable réseau d'accueil des voyageurs. Sans la protection du roi des Francs, ce voyage est impossible : rappelons qu'au Moyen Âge on ne peut voyager sans guide, sans protection, sans étapes bien définies. Offa, roi des Merciens (dont le royaume occupe le centre de l'actuelle Angleterre), qui a peu à peu étendu son influence sur l'ensemble des petits royaumes anglo-saxons, cherche donc à remédier, pour ses sujets, à ces difficultés.

Les deux rois ne se sont pas rencontrés pour conclure cet accord, qui a sans doute été négocié par l'intermédiaire d'Alcuin, un clerc anglais devenu, dans le courant des années 780, l'un des principaux conseillers de Charlemagne. C'est sous son influence que Charlemagne a réuni autour de lui un aréopage de lettrés venus des quatre coins de l'Europe (Espagne, Irlande, Italie) afin de fonder, dans son palais d'Aix-la-Chapelle, une école destinée à la formation des cadres laïques et ecclésiastiques de son empire. Cette école est à son tour à l'origine de ce que l'on a appelé la « renaissance carolingienne » : copie de nombreux manuscrits, révision du texte biblique, diffusion de la culture savante. Les principaux relais de cette politique sont les monastères bénédictins, pourvus de propriétés foncières étendues et protégés par les souverains (en Angleterre comme dans l'Empire carolingien).

Les Vikings atteignent l'Amérique (v. 1000)

Si les Vikings ont mené vers l'Occident chrétien des expéditions sanglantes, ils ont aussi mené une entreprise de colonisation plus pacifique, et finalement beaucoup plus aventureuse, vers l'Atlantique Nord. Par « sauts de mouton », les Vikings ont peu à peu atteint les îles écossaises, les Féroé, l'Islande, le Groenland, et enfin l'Amérique. Cette expansion est surtout le fait des Norvégiens, même si quelques Danois et Suédois y ont sans doute participé. Aujourd'hui encore, les îles écossaises (qui ont été un royaume indépendant jusqu'au ^{xiii}^e siècle) ont une population d'origine principalement scandinave (noms de famille), et les îles Féroé sont une région autonome au sein du royaume de Danemark.

L'Islande avait sans doute été occupée à l'origine par des moines irlandais, peu nombreux. Les Norvégiens s'y installent à partir des années 870. Ils l'appellent *Island*, « pays de la glace », car elle est recouverte de grands glaciers. Les conditions de vie y sont moins bonnes qu'en Scandinavie, mais il y a de la terre à prendre, et la colonisation s'intensifie dans les années 900-930. L'île se dote en 930 d'institutions politiques. Même si les occupants sont majoritairement norvégiens, beaucoup ont gagné l'Islande précisément pour être indépendants, tranquilles face au pouvoir montant des rois de Norvège. C'est pourquoi ils établissent une république indépendante, une des premières du Moyen Âge. Le pays est une juxtaposition de propriétés foncières, de fermes. Chaque propriétaire, gros ou petit, peut participer à un *thing* local, et surtout à l'*Althing*, l'assemblée générale, qui se tient tous les ans à Thingvellir. Ainsi, en 999, l'*Althing* décide par un vote de la conversion de l'île au christianisme. L'Islande devient alors un des centres vitaux de la culture scandinave : c'est en Islande qu'ont été composées et copiées, entre le ^{xiii}^e et le ^{xv}^e siècle, les sagas, ces récits mythico-historiques racontant les exploits des héros scandinaves.

En 978, le Norvégien Erik le Rouge découvre la côte ouest du Groenland. C'est la partie la plus abritée de cette région, et à l'époque le climat y est plus chaud que de nos jours. Revenu en Islande, il mène une véritable campagne de propagande pour attirer des colons, allant jusqu'à baptiser ces terres Groenland, le « pays vert ». Deux, puis trois établissements sont fondés, qui ont d'abord prospéré avant d'être confrontés à des difficultés climatiques et aux incursions des Eskimos. On ne sait pas quand ces établissements ont disparu, mais vers 1500 il ne devait plus rien rester des héritiers d'Erik le Rouge.

Un texte du ^{xiv}^e siècle, le *Récit des Groenlandais*, rapporte que vers l'an 1000, Leif Eriksson, fils d'Erik le Rouge, mena une expédition vers l'ouest et découvrit une terre au climat doux, où poussait de la vigne sauvage, et qu'il baptisa *Vinland*, le « pays du vin ». Que pouvait-on croire ? Le texte décrit certes le voyage le long des côtes,

les détails de navigation sont plausibles, et la description contient quelques détails laissant supposer qu'il s'agit de la région du Saint-Laurent (la présence d'érables, de saumons). Mais la découverte dans les années 1960 du site de l'Anse-aux-Meadows, à Terre-Neuve, constitue la preuve formelle que les Scandinaves ont atteint l'Amérique. L'Anse-aux-Meadows est un ensemble de 3 groupes d'habitations semblables à celles de l'Islande et du Groenland. D'après les archéologues, il s'agirait d'un site d'hivernage, une sorte de base logistique pour les expéditions plus lointaines, vers le continent américain (le golfe du Saint-Laurent, l'actuel Québec).

Le Schisme d'Orient divise la chrétienté (1054)

Depuis la division de l'Empire romain, en 395, entre un empire d'Occident centré sur Rome et un empire d'Orient centré sur Constantinople, les deux moitiés de la chrétienté n'avaient cessé de s'éloigner. Du moins avaient-elles conservé les apparences de l'unité. En effet, elles avaient en commun une même définition de la foi (héritée des premiers conciles des ^{IV}^e et ^V^e siècles) et une hiérarchie ecclésiastique reconnue par tous, ayant à sa tête les évêques des différents diocèses. En un mot, l'Église pouvait se dire réellement « catholique » (le terme signifie universel) et « orthodoxe » (fidèle à la doctrine définie par les conciles).

Cela n'avait pas empêché des frictions. Celles-ci portaient sur des points de discipline ecclésiastique – le type de pain utilisé pour la communion, les conditions du mariage ou du port de la barbe pour les clercs – mais aussi et surtout sur des questions de hiérarchie. L'évêque de Rome, c'est-à-dire le pape, était considéré par tous les évêques comme le premier d'entre eux, le « successeur de saint Pierre ». Reste à savoir le sens à donner à cette primauté. Pour les Grecs, et en particulier pour le patriarche de Constantinople, la principale autorité ecclésiastique de l'empire d'Orient, cette primauté était un simple rang honorifique : tout comme Pierre avait été le premier des apôtres, sans détenir sur eux une réelle autorité, le pape était le premier des évêques, sans pouvoir exercer sur eux de contrainte. Pour les « Latins », et pour le pape lui-même, cette primauté devait au contraire s'entendre au sens le plus strict : Pierre ayant reçu les clefs du royaume des cieux, et le pouvoir de tout lier et délier sur la terre, il s'ensuivait que le pape détenait sur les autres évêques une autorité totale, y compris le pouvoir de les nommer et de les déposer.

Le conflit, latent depuis plusieurs siècles, entre le pape et le patriarche, avait connu des hauts et des bas, avec des périodes de schisme, de séparation effective, suivies de réconciliations. Il éclate à nouveau dans le courant de l'année 1053 entre le patriarche Michel Cérulaire et le pape Léon IX. Ce dernier envoie à Constantinople son légat, le cardinal Humbert de Moyenmoûtier. Les deux fortes personnalités que sont Michel et Humbert entrent en collision, et, le 16 juillet 1054, les deux prélats s'excommunient mutuellement : ils s'interdisent mutuellement l'accès la communion, sanction habituellement réservée aux pécheurs refusant de se repentir de leurs fautes. Comme de coutume, c'est un prétexte qui sert à justifier la condamnation, en l'occurrence un différend théologique : l'ajout par l'Église romaine d'un mot, « *filioque* », au *credo* défini dans les conciles. Mais ne soyons pas dupes : derrière ce prétexte, c'est bien une question de pouvoir qui se pose. Le Schisme d'Orient n'a pas pour cause principale une querelle théologique, mais un conflit politique.

À la différence des précédents, ce schisme n'a pas été résolu dans les années qui suivent. Au contraire, les plus hautes autorités de l'Église d'Orient (évêques d'Antioche,

Alexandrie, Jérusalem, Kiev) rompent elles aussi avec Rome. Se constituent alors deux chrétientés rivales. La première, orientale, présente en Grèce, en Russie, en Bulgarie et dans les communautés chrétiennes en terre d'islam, est dite « orthodoxe » et constitue une fédération d'Églises nationales unies par un lien très lâche au patriarche de Constantinople. La seconde, occidentale, présente dans le reste de l'Europe, est dite « catholique », et consiste en une hiérarchie beaucoup plus étroitement soumise à l'autorité papale. Cette fracture de 1054 divise encore aujourd'hui certains États comme la Bosnie ou l'Ukraine.

Les croisés prennent Jérusalem (1099)

Depuis le déclin de l'Empire carolingien, l'Occident chrétien s'est peu à peu enfoncé dans une crise politique profonde dont, à la fin du ^x^e siècle, elle commence à peine à émerger. Les rois de France ou les empereurs germaniques, héritiers de Charlemagne, n'ont qu'une autorité symbolique sur les grands nobles de leurs royaumes – ducs de Normandie, d'Aquitaine ou de Bavière, comtes de Flandre, de Toulouse ou de Barcelone. Pire, ces derniers ne parviennent pas à contrôler leurs propres hommes, qui construisent à leur guise des châteaux, prélèvent les impôts pour leur propre compte et mènent des guerres privées au mépris de la paix royale ou comtale.

Les autorités ecclésiastiques ont, dès le début du ^x^e siècle, cherché à endiguer cette violence endémique. Les assemblées de Paix de Dieu sont une de ces tentatives. Le soutien fréquemment accordé par les évêques au roi et à l'empereur est aussi à comprendre dans ce contexte. L'une des solutions les plus originales proposées par les hommes d'Église est de mettre la violence seigneuriale au service de la chrétienté en la détournant vers des guerres extérieures, contre les musulmans au sud ou contre les païens au nord. Les origines de cette idée sont sans doute à rechercher en Espagne dans les années 1050-1060 : en 1063, la prise de Barbastro par une armée recrutée aux quatre coins de la chrétienté occidentale en est une étape importante.

C'est en novembre 1095 que le pape Urbain II prêche à Clermont, en Auvergne, un nouveau type de pèlerinage : le pèlerinage en armes. La croisade (ce terme n'était pas utilisé à l'époque) consiste en effet en un voyage sur les Lieux saints, endroits où vécut le Christ, en Palestine (que les chrétiens appellent la Terre sainte), voyage religieux, qui s'effectue en armes, à la fois dans le but de se défendre des dangers de la route et de conquérir la Terre sainte pour le profit de toute la chrétienté.

L'expédition qui se met en marche atteint Constantinople en 1096, et passe rapidement en Asie mineure puis en Syrie. Antioche est prise en juin 1098, Jérusalem le 15 juillet 1099. La prise de Jérusalem est un événement majeur de l'histoire du Proche-Orient. La ville est en effet sacrée pour les trois grandes religions monothéistes : ville du Temple et de la royauté davidique pour le judaïsme, ville de la mort et de la résurrection du Christ pour les chrétiens, ville d'où le prophète Mahomet fut enlevé au ciel pour les musulmans. Alors que les califes arabes avaient autorisé les juifs et les chrétiens à pratiquer leur culte dans la ville (en échange d'une taxe, conformément aux principes de l'islam), les croisés massacrent la population, juifs et musulmans confondus, et font de Jérusalem une ville exclusivement chrétienne. Pour administrer les terres conquises, qui s'étendent tout le long de la côte, des États latins sont fondés : comté d'Antioche, royaume de Jérusalem, etc. Ils dureront jusqu'à la fin du ^{xiii}^e siècle.

Les croisades, malgré la violence qui les caractérise, eurent néanmoins pour effet de rapprocher l'Orient de l'Occident. Au bout de quelques années, les Occidentaux de Terre sainte furent contraints de traiter avec les musulmans, de dialoguer avec eux. Des échanges eurent lieu, dans la méfiance certes, mais parfois aussi pour le profit mutuel des deux parties : échanges commerciaux, techniques (agriculture, fortification, tissage) et culturels.

Le royaume d'Angkor est à son apogée (v. 1150)

L'Indochine porte bien son nom : prise entre deux grandes civilisations, indienne et chinoise, elle a toujours été un carrefour des influences. Le Viêtnam s'est très tôt tourné vers son grand voisin chinois : le pays, conquis par les Han au II^e siècle av. J.-C., n'a pris son indépendance qu'à partir du X^e siècle de notre ère. Avant comme après l'indépendance, l'influence chinoise marque fortement le pays : adoption du confucianisme et du bouddhisme *mahayana*, importance de la caste lettrée.

Dans le reste de la péninsule indochinoise, mais aussi dans toute l'Insulinde (actuelles Malaisie et Indonésie), c'est l'influence indienne qui domine. Le bouddhisme *mahayana* y triomphe à partir du I^{er} siècle av. J.-C. Il y sera remplacé par le bouddhisme *theravada* dans le courant du XIII^e siècle : aujourd'hui, la Thaïlande, la Birmanie et le Cambodge sont majoritairement bouddhistes *theravada*. Le système des castes y est aussi importé par des dynasties royales qui se prétendent d'origine indienne et s'appuient sur les brahmanes. Des royaumes puissants se constituent dans la péninsule comme dans les îles : mentionnons ceux de Srivijaya à Sumatra (VII^e-XIV^e siècles) et d'Angkor dans l'actuel Cambodge (VI^e-XV^e siècles). Aujourd'hui, alors que l'Indonésie est l'État musulman le plus peuplé au monde, elle abrite encore un vestige de la forte influence indienne : l'île de Bali, à l'est de Java, conserve une civilisation originale fondée sur un syncrétisme à base hindouiste, îlot brahmanique dans une mer musulmane.

L'un des royaumes indochinois les plus représentatifs est le royaume khmer, ancêtre de l'actuel Cambodge. Constitué vers le V^e siècle de notre ère dans la moyenne vallée du Mékong, ce royaume est, comme ses voisins, fortement marqué par l'influence indienne. Les rois khmers conquièrent au VI^e siècle la région du bas Mékong et, à la fin du IX^e siècle, installent leur capitale à Angkor, sur les rives du Tonlé Sap. Le royaume khmer atteint son apogée sous le règne de Suryavarnam II (1113-1150). Sous son règne en effet, les Khmers dominent une grande partie de la péninsule : seuls le Tonkin, l'Annam et les régions situées au sud de l'isthme de Kra échappent à leur domination. Cette puissance se traduit dans la magnificence de la capitale. Angkor est en effet à cette époque une ville florissante, métropole politique et religieuse du royaume. Construite grâce aux lourdes corvées pesant sur la population, c'est une ville de pierre surgie de la jungle, comprenant une centaine de monuments élevés entre le VII^e et le XIII^e siècle. Le grand temple d'Angkor Vat, consacré au dieu Vishnu, achevé vers 1150, en est le symbole : entouré de bassins, il occupe plus de 200 hectares et se compose de cinq enceintes enserrant cinq tours.

Mais le royaume khmer ne subsiste pas au-delà du XV^e siècle. C'est une autre puissance, le Siam (actuelle Thaïlande) qui prend alors le relais, repoussant toujours plus vers l'est les derniers résidus de la puissance khmère. Angkor est aujourd'hui excentré, sur la frontière

nord-ouest du Cambodge. Abandonné en 1431, oublié pendant de nombreux siècles, le site n'a été redécouvert que vers 1860. Restauré par les Français à l'époque du protectorat (1863-1954), il a lourdement souffert des guerres qui ont déchiré le Cambodge à partir de 1973.

La Peste noire ravage l'Europe (1347)

En septembre 1347, des bateaux génois, venus d'un port de la mer Noire, abordent à Messine, puis à Gênes, puis à Marseille. Trois fois ils sont repoussés, mais il est trop tard. L'épidémie se répand comme une traînée de poudre à partir de ces trois foyers : la Sicile, la Ligurie, la Provence. Avignon (cour papale) est touchée en décembre 1347, Paris en août 1348, les Flandres à la fin de l'année 1348.

La maladie est due à un bacille, *Yersinia pestis*, transmis par une puce du rat noir. Au XVIII^e siècle, la peste disparaîtra finalement d'Europe quand le rat noir sera remplacé dans les villes par une nouvelle espèce de rat, le rat d'égout ou rat surmulot, qui n'est pas infesté par cette puce. Une fois le bacille contracté par l'être humain, la maladie se déclare sous deux formes. La peste dite bubonique est transmise par la puce : six jours d'incubation précèdent l'apparition d'une ou plusieurs cloques suppurantes, les bubons, et le décès survient en 24 heures dans trois quarts des cas. Selon le principe (inconnu jusqu'à la fin du XVIII^e siècle) de la vaccination, les survivants sont alors immunisés contre la maladie. La peste dite pulmonaire se transmet directement d'homme à homme par la toux : l'incubation est très rapide et la mort intervient dans la quasi-totalité des cas. La population, affaiblie, est alors plus sensible à toute une série d'autres maladies : diphtérie, rougeole, oreillons, scarlatine, typhoïde, variole, grippe, coqueluche, etc.

Face à cette épidémie, il n'y a que deux solutions : la fuite (qui entraîne en fait l'extension de la maladie, car ceux qui fuient peuvent être porteurs du bacille) et la mise en place de cordons sanitaires autour des villes : interdiction d'entrer et de sortir des villes infectées ou des villes encore épargnées. Ces mesures, dues à une observation médicale rapide, n'ont généralement pas été efficaces. Sur une cinquantaine d'années, et en raison des retours de peste, particulièrement meurtriers en 1360-1362, 1366-1369 et 1374-1375, la saignée démographique (morts et déficit des naissances) aurait représenté 30 % de la population en France, 50 % en Catalogne, 70 % en Angleterre.

Les conséquences de cette série d'épidémies sont multiples et complexes. Elles sont d'abord religieuses. Considérant cet événement comme dû à la colère de Dieu, on édicte des lois nouvelles contre la prostitution, le luxe, etc. Des confréries se forment autour de nouveaux cultes (cultes de saint Roch et saint Sébastien). On crée des hôpitaux pour prendre en charge les orphelins.

Elles sont ensuite économiques. La saignée démographique entraîne une pénurie soudaine de main-d'œuvre. La fin du XIV^e et le XV^e siècles sont donc une période de hauts salaires, « l'âge d'or du manouvrier ». La hausse généralisée des prix de la première moitié du siècle (due aux mauvaises récoltes) est donc rattrapée par la hausse des salaires. Au contraire, à partir de 1350, les prix du grain stagnent, entraînant le mécontentement des

paysans les plus aisés, de ceux qui ont beaucoup de terres, les « laboureurs » du bassin parisien par exemple.

Enfin, on voit se répandre un nouveau rapport à la mort, plus individuel, plus douloureux. L'égalitarisme progresse aussi, car tous sont égaux devant l'épidémie. C'est l'époque des « danses macabres », ces grandes fresques où l'on voit la mort (représentée sous la forme d'un squelette, ce qui est une nouveauté) entraîner toutes les catégories sociales dans une danse endiablée.

Constantinople tombe aux mains des Turcs (1453)

Au milieu du ^{xv}^e siècle, l'ancien Empire romain d'Orient n'est plus que l'ombre de lui-même. Mis à mal par les croisades – les croisés ont pris et pillé Constantinople en 1204, agrandissant encore le gouffre qui sépare depuis 1054 les chrétientés orientale et occidentale – et par l'expansion des royaumes slaves (Bulgares et Serbes) dans les Balkans, l'Empire byzantin doit depuis les années 1280 faire face à un nouveau danger. Immédiatement face à la ville, sur la rive sud de la mer de Marmara, apparaît et s'étend un nouvel État musulman, dominé par la tribu turque des Ottomans, dont la capitale est établie à Brousse (aujourd'hui Bursa), prise par le premier sultan, Osman, en 1326. Rapidement, les Ottomans prennent pied sur le continent européen, en Thrace, et s'étendent dans le centre de l'Anatolie aux dépens des Seldjoukides. En 1361, ils prennent Andrinople aux Byzantins, puis remportent en 1389 la bataille de Kosovo, qui met fin à l'existence du royaume serbe. Au début du ^{xv}^e siècle, ils dominent la plus grande partie des Balkans (Thrace, Macédoine, Thessalie, Bulgarie, Serbie) et de l'Anatolie. L'Empire byzantin en est réduit à la région de Constantinople (la rive européenne uniquement, la rive asiatique étant déjà passée sous contrôle ottoman) et à quelques confettis en mer Egée. Dans les faits, Constantinople est devenue une ville vassale des Ottomans, encerclée de toutes parts.

Pourtant, il faudra plus d'un siècle aux Ottomans pour venir à bout de cet empire à bout de souffle. Un ensemble de facteurs explique ce délai. On peut mentionner l'appui (intéressé) apporté à la ville par les flottes vénitienne et génoise, ainsi que les diverses tentatives de croisade lancées par les Occidentaux pour freiner l'avancée turque : une de ces expéditions, menée par le futur duc de Bourgogne Jean Sans Peur, échoue à Nicopolis, sur le Danube, en 1396, une autre à Varna, sur les rives de la mer Noire, en 1444. N'oublions pas non plus la pression exercée par les autres sultanats turcs d'Anatolie, jaloux et inquiets (à juste titre) des progrès de l'avancée ottomane. Ce n'est qu'en avril 1453 que le sultan Mehmed II (1451-1481) met le siège devant la ville. Celle-ci tombe le 29 mai de la même année. La basilique Sainte-Sophie, construite par l'empereur Justinien au ^{vi}^e siècle, symbole glorieux de la chrétienté orientale, devient une mosquée.

En prenant Constantinople, Mehmed II réalise un vieux rêve de l'islam, constamment frustré depuis le premier siège de Byzance par les Arabes en 717. En outre, les conquêtes européennes continuent : en un peu moins d'un siècle, les Ottomans occupent l'essentiel de la Grèce, la Bosnie, la Valachie, puis la Hongrie tout entière après la désastreuse bataille de Mohács en 1526. Le prestige des Ottomans devient immense dans le monde musulman. En 1514-1517, leurs victoires sur les Perses puis sur les Mamelouks leur permettent de soumettre la plus grande partie du Proche-Orient : la Syrie, la Palestine, le Hedjaz (avec La Mecque), l'Égypte enfin. Au Caire, les Ottomans trouvent dans les

bagages des Mamelouks le dernier calife abbasside : ils le ramènent en triomphe à Constantinople, qui devient alors la capitale du monde musulman, siège du califat (plus haute autorité religieuse) et du sultanat (plus haute autorité politique).

Ces succès des Ottomans entraînent, dès le ^{xiv}^e siècle, un important afflux de populations turcophones dans les Balkans, et bien entendu à Constantinople même. Rapidement, celle-ci devient une ville majoritairement turque. L'islam aussi se répand dans tout le sud-est de l'Europe : il est aujourd'hui encore majoritaire en Bosnie et en Albanie, et très présent en Bulgarie.

Les Rois Catholiques prennent Grenade (1492)

Entre le ^x^e et le ^{xiii}^e siècle, l'avancée des royaumes ibériques chrétiens du nord de la péninsule au détriment des souverains musulmans du Sud n'a connu que de courts répit, principalement dus à l'intervention de troupes venues du Maroc, Almoravides puis Almohades. D'ouest en est, le Portugal, le Léon, la Castille et l'Aragon participent à cette *Reconquista* : Lisbonne tombe en 1147, Valence en 1238, Séville en 1248, Cadix en 1262. Ce sont finalement les rivalités entre royaumes chrétiens, mais aussi les querelles internes à ces royaumes qui ont momentanément arrêté l'avancée chrétienne. Il faut plus de deux siècles aux royaumes chrétiens pour trouver un équilibre. Deux siècles de troubles et de difficultés, avec de nombreuses querelles successorales, qui ont vu s'accroître l'hostilité envers les musulmans et surtout envers les juifs. Des massacres ont lieu à partir de la fin du ^{xiv}^e siècle, et de nombreux juifs se convertissent ou sont convertis de force au christianisme : ce sont les *conversos*. Nombre d'entre eux continuent cependant à pratiquer leur religion en secret, jetant la suspicion sur tous les *conversos* et leurs descendants. L'obsession de la « pureté de sang », c'est-à-dire de l'ancienneté de l'appartenance d'une famille à la chrétienté, devient un des traits distinctifs de l'Espagne des ^{xv}^e-^{xvi}^e siècles. En 1478 est instituée une Inquisition d'État, chargée de surveiller les *conversos* soupçonnés de « judaïser », et de punir les contrevenants.

Ces troubles ont donné au royaume nasride de Grenade un sursis de plus de deux siècles. Mais entre 1469 et 1479, une série d'événements entraîne la réunion de la Castille (qui a annexé le Léon en 1230) et de l'Aragon dans les mains d'un unique couple royal : Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon. Les Rois Catholiques sont bien décidés à souder cette unité nouvelle en faisant participer Castillans et Aragonais à une entreprise commune. Pour cela, un projet s'impose immédiatement : la conquête de Grenade. La guerre commence en 1482 et dure 10 ans, à l'issue desquels l'émir Boabdil, dernier souverain nasride, capitule, le 6 janvier 1492. La péninsule, près de 800 ans après la conquête de 711, est redevenue terre chrétienne. Mieux, elle est désormais unie : Ferdinand réalise même la conquête du petit royaume de Navarre, dans les Pyrénées, en 1512. De fait, seul le Portugal continue à avoir une existence séparée. En fait, c'est l'Espagne moderne qui est née dans ces dernières années du ^{xv}^e siècle. C'est d'ailleurs de cette même année 1492 que date la publication de la première grammaire de la langue castillane.

Malgré les garanties accordées aux communautés musulmane et juive lors de la capitulation du royaume nasride, les Rois Catholiques renforcent encore le pouvoir de l'Inquisition. Pour faciliter sa tâche et empêcher les *conversos* de continuer à fréquenter leurs anciens coreligionnaires, ils décident, le 31 mars 1492, d'imposer à tous les juifs des deux royaumes le choix entre la conversion et l'exil. On estime à environ 80 000 le

nombre des expulsés. La plupart d'entre eux fuirent vers le Languedoc, la Provence, l'Italie, le Maghreb et, à terme, l'Empire ottoman. Mêlés aux populations juives déjà implantées dans ces régions, ils sont à l'origine des communautés « séfarades », répandues dans tout le bassin méditerranéen jusque dans les années 1950-1960. En 1502, une mesure similaire est prise à l'encontre des musulmans : la majorité d'entre eux choisirent de se convertir, donnant naissance aux importantes communautés « morisques » du sud et de l'est de l'Espagne, finalement expulsées en 1609-1614.

Vasco de Gama atteint les Indes (1498)

L'intérêt manifesté par les Portugais pour la navigation atlantique est ancien : Lisbonne, capitale du royaume depuis sa prise sur les musulmans en 1147, est d'ailleurs le principal port du pays. Ce sont les navigateurs portugais qui mènent à bien l'exploration des îles de l'Atlantique – Canaries (1312), Açores (1432), îles du Cap-Vert (1460) – et de la côte africaine : en 1445, ils atteignent l'embouchure du fleuve Sénégal. Le premier but de ces voyages n'est pas de trouver la route des Indes. Ils ont pour objet de contourner le Maroc hostile, où les Portugais, qui s'y sont implantés dès le début du ^{xiv}^e siècle, ont connu de graves revers. Il s'agit aussi de repérer des terres à conquérir ou à exploiter, et surtout de trouver de l'or. En effet, l'Afrique profonde, totalement inconnue des Occidentaux, est vue comme un réservoir inépuisable d'or : l'actuel Ghana, où ils implantent en 1482 le comptoir d'Elmina, est appelé par eux la « Côte de l'Or » (ce sera le nom de ce pays jusqu'à son indépendance, en 1957). Cette politique est fortement encouragée par la couronne : c'est l'infant Henri, dit le Navigateur, fils du roi Jean I^{er}, qui jusqu'à sa mort en 1460 encourage l'exploration, et dirige lui-même plusieurs expéditions.

Mais l'avancée le long des côtes africaines laisse peu à peu entrevoir de nouvelles possibilités. En 1487, Bartolomeu Dias atteint le cap de Bonne-Espérance : la preuve est faite que l'Afrique peut être contournée. Cette découverte explique en partie le désintérêt manifesté par le roi de Portugal Jean II vis-à-vis de l'entreprise de Christophe Colomb (1492) : plutôt que de risquer inconsidérément des sommes importantes dans un voyage vers l'ouest, mieux valait continuer à faire porter ses efforts sur l'exploration de la route du Cap.

L'expédition qui parvient à découvrir cette route a été envoyée en 1497 par le roi Manuel I^{er}. À la différence de celle de Colomb, ce n'est pas une expédition montée à la hâte par un aventurier. C'est un voyage longuement préparé, réalisé par une petite flotte placée sous le commandement de Vasco de Gama, un officier expérimenté. Des traducteurs arabes ont été joints à l'expédition, ce qui est fort utile une fois doublé le cap de Bonne-Espérance. En effet, les commerçants arabes sont bien connus sur les côtes de l'Afrique orientale. Arrivé au Mozambique au début de l'année 1498, Vasco de Gama y recrute un pilote malais, qui l'amène en droite ligne à Calicut, sur la côte de Malabar. Il revient les cales chargées de produits exotiques – épices, soieries, cotonnades, teintures – acquis à un prix extraordinairement bas si on le compare à celui qui était appliqué en Occident à l'époque : en effet, ces produits avaient été acquis sans passer par les intermédiaires musulmans qui dominaient alors les accès des échelles du Levant. À la suite de Vasco de Gama, nommé vice-roi des Indes, les navigateurs portugais se lancent sur la route des Indes orientales. Ceylan, Ormuz, Malacca, passent sous contrôle portugais. Macao devient possession portugaise en 1535. C'est d'ailleurs en cherchant

à rejoindre le cap de Bonne-Espérance que Cabral, en 1500, est déporté vers l'ouest et découvre accidentellement le Brésil. Immédiatement revendiqué par Lisbonne, le pays devient rapidement très lucratif grâce à la culture de la canne à sucre – et grâce à son triste corollaire : la traite et l'esclavage des Noirs.

Pizarro conquiert l'Empire inca (1533)

Quand, en 1531, Francisco Pizarro débarque en Amérique du Sud, il découvre un empire puissant et une civilisation brillante. Depuis le ^{xiii}^e siècle en effet, les Incas, souverains d'un peuple originaire de la région de Cuzco, dans l'est du Pérou, ont réuni sous leur autorité la plupart des populations de la montagne et de la côte. Sous les règnes des Incas Tupac Yupanqui (1471-1493) et de son fils Huayna Capac (1493-1527), l'empire atteint son apogée : il s'étend alors de Quito au nord jusqu'à Santiago du Chili au sud. L'Empire inca est un véritable paradoxe. Les techniques y sont extrêmement rudimentaires, les Incas ignorant presque entièrement l'écriture, la monnaie, le fer, et même la roue ! Cependant, l'empire est bien administré grâce à un réseau routier de grande qualité et grâce à l'usage des *quipus*, des cordelettes tressées permettant une numérotation décimale et donc une comptabilité précise. Les Incas sont aussi de grands bâtisseurs. La capitale, Cuzco, est construite en gros blocs de pierre taillés et ajustés. La production agricole est entièrement soumise à l'autorité centrale : des redevances en nature, mais aussi de lourdes corvées (pour la construction et l'entretien des fortifications ou des routes) pèsent sur la population. Surtout, l'empire doit sa cohésion à sa forte idéologie reposant sur le culte de l'Inca, adoré comme une divinité solaire, objet de nombreux dons en parures : plumes, plaques d'argent, et surtout d'or.

C'est bien entendu cet or qui excite en premier lieu les convoitises de Pizarro et de ses compagnons. Au moment où ils découvrent l'Empire inca, celui-ci est déchiré par une guerre civile entre les deux fils de Huayna Capac, Huascar et Atahualpa. Cette situation est immédiatement mise à profit par le conquérant. Jouant de l'un contre l'autre, il permet l'élimination de Huascar par Atahualpa (1532), puis il s'empare de ce dernier et le fait mettre à mort (1533).

Comment des conquérants si peu nombreux (quelques milliers d'hommes) ont-ils pu venir à bout d'empires aussi puissants et aussi peuplés que ceux des Aztèques au Mexique ou des Incas au Pérou ? La première explication est leur supériorité technique – ils sont pourvus d'armes à feu, mais aussi de chevaux, inconnus alors dans le Nouveau Monde –, qui compense amplement leur supériorité numérique. La seconde explication est que Cortès comme Pizarro ont frappé ces empires à la tête : en éliminant le souverain, ils ont provoqué l'effondrement immédiat de l'empire. Une troisième explication peut être proposée. Les Aztèques comme les Incas exerçaient sur les populations soumises comme sur leur propre peuple une domination très dure : corvées, impôts, redevances – et même, dans le cas des Aztèques, raids destinés à assurer la permanence des sacrifices humains – pesaient lourdement sur les populations et ne bénéficiaient qu'à une très petite minorité. Surtout, ils n'avaient pas su associer à leurs succès les élites des régions conquises. Les Espagnols furent donc accueillis en libérateurs par ces dernières, qui

souvent se convertirent avec enthousiasme au catholicisme. On peut voir une dernière explication dans l'incroyable soif d'or qui animait ces conquérants, souvent issus de la petite noblesse pauvre de l'Espagne centrale.

Bien sûr, les habitants du Mexique et du Pérou déchantèrent très rapidement, car les Espagnols se montrèrent souvent tout aussi violents, et bien plus avides, que les Aztèques et les Incas, et la conversion ne protégea que très mal les populations des exactions des conquérants. Les épidémies, la malnutrition, le travail forcé entraînèrent en à peu près un siècle un effondrement de la démographie amérindienne : au Mexique et dans les Andes, on estime que la population fut proprement décimée, c'est-à-dire divisée par dix. La situation fut encore pire dans les Grandes Antilles, qui dans le même temps seraient passées de près de deux millions d'habitants à environ 20 000.

Ivan IV le Terrible, tsar de toutes les Russies (1547)

L'État kiévien éclate dans la seconde moitié du XI^e siècle en une multitude de principautés : les partages successoraux et la pression des nomades (Bulgares, Coumans, Petchenègues) ont raison de son unité. Divisées, les petites principautés russes ne parviennent pas à faire face à l'invasion mongole : en 1240, les troupes de la Horde d'Or (que les Russes appellent « Tatars ») pillent Kiev et imposent un tribut aux princes de Vladimir, Iaroslav, Tver ou Riazan. Et lorsque la puissance tatare commence à décliner, dans les dernières décennies du XIV^e siècle, ce sont les Lituanais et les Polonais catholiques (dont les deux États se sont liés en 1386 par l'Union de Lublin) qui imposent à leur tour leur domination à une grande partie des terres russes. Les Églises uniates, de rite oriental, mais unies à Rome, présentes dans plusieurs pays d'Europe orientale et particulièrement en Ukraine, datent de cette période : les Polonais ont en effet encouragé le rattachement à Rome de nombreux évêchés orthodoxes.

La principauté de Moscou, née en 1263 d'un énième partage successoral, n'est ni la plus puissante ni la plus prestigieuse des principautés russes. Mais une série de bonnes fortunes permet aux princes de Moscou de faire peu à peu, entre le début du XIV^e et le début du XVI^e siècle, l'unité de la Russie.

En 1328, le prince Ivan I^{er} (1325-1341) prend le dessus sur son voisin de Vladimir et se fait reconnaître par le khan de la Horde d'Or le titre de grand-prince. Dorénavant, c'est le souverain moscovite qui est chargé de représenter auprès du khan les autres princes russes... et de récolter auprès d'eux le tribut dû aux Tatars.

La chute de Constantinople a privé la chrétienté orientale de son centre. Les grands-princes se saisissent de cette opportunité pour reconstituer autour de Moscou une partie de l'aura que possédait la capitale du défunt Empire byzantin. Le grand-prince Ivan III (1462-1505) épouse la princesse Sophie Paléologue, une parente du dernier empereur byzantin. Il fait aussi construire à Moscou la forteresse du Kremlin, véritable ville dans la ville, où se côtoient palais et églises. Ce programme idéologique cohérent permet à Ivan III de présenter Moscou comme la « troisième Rome », c'est-à-dire comme le nouveau centre de la chrétienté orthodoxe et de la légitimité impériale.

La conséquence logique de l'entreprise d'Ivan III intervient en 1547, quand son petit-fils Ivan IV assume le titre de tsar. Le mot dérive en effet, par l'intermédiaire du grec, du latin *Caesar* : le tsar russe se veut l'héritier des Césars romains et byzantins. Ivan le Terrible, qui règne de 1533 à 1584, se donne d'ailleurs les moyens de ses ambitions. Pour libérer la Russie du joug tatar, il lance ses troupes vers le sud : Kazan tombe en 1552, Astrakhan en 1556. Soutenu par l'Église, il réforme profondément le gouvernement et l'armée, mettant sur pied le noyau d'une armée permanente, les *Strelitz*. Surtout, à partir de 1565, il met en place l'*Opritchnina*, une politique de quadrillage du territoire russe, de

confiscations et de taxations de la noblesse qui passe par la terreur. Forcé d'y renoncer en partie en 1572, il laisse dans les mémoires le souvenir ambigu d'un grand tsar, à la fois rassembleur et terrible.

Le couronnement de ces efforts intervient peu de temps après la mort d'Ivan IV. En 1589, l'évêque de Moscou prend le titre de patriarche : désormais, à tous égards, Moscou est vraiment devenue la « troisième Rome ».

Les traités de Westphalie mettent fin à la guerre de Trente Ans (1648)

La guerre de Trente Ans (1619-1648), née de tensions religieuses intérieures à l'Empire, a connu de multiples prolongements et a vu l'implication progressive de l'ensemble des puissances européennes. À l'origine, le conflit oppose les empereurs germaniques de la maison de Habsbourg (branche autrichienne), catholiques, à leurs sujets de Bohême, majoritairement protestants : la victoire des premiers à la Montagne Blanche dès 1620 aurait pu faire de cette guerre un événement sans lendemain.

Mais les autres puissances européennes interviennent les unes après les autres, pour des raisons diverses, dans le conflit. Ainsi, la Suède protestante se range aux côtés des princes allemands révoltés contre l'Empereur ; les Habsbourg d'Espagne soutiennent leurs cousins autrichiens, entraînant la participation des Provinces-Unies, en révolte contre l'Espagne ; quant à la France catholique, son hostilité aux Habsbourg la fait se ranger dans le camp protestant. La guerre s'étend peu à peu à tout le continent, même si certaines régions – les Pays-Bas, l'Italie du Nord – sont plus concernées que d'autres. L'Allemagne surtout, parcourue par les armées de mercenaires, qui prennent désormais la première place dans le jeu militaire européen et qui « vivent sur le pays », aurait perdu, en trente ans, près d'un tiers de sa population. La guerre a aussi eu des conséquences outre-mer, dans les colonies espagnoles et portugaises, attaquées sans relâche par les Français et surtout par les Hollandais. Elle a entraîné des divisions à l'intérieur des États européens, par exemple en France où la Fronde a reçu le soutien de l'Espagne. Et le tout s'est déroulé, ne l'oublions pas, sous la pression permanente exercée par les Turcs. Cette guerre peut donc être décrite comme le premier conflit européen généralisé.

Pendant les premières années de la guerre, les puissances ont négocié en ordre dispersé. Des traités intermédiaires ont été conclus, des États sont entrés ou sortis du conflit à des dates diverses. L'idée d'une conférence générale, réunissant des plénipotentiaires de toutes les puissances impliquées, est peu à peu apparue comme la seule solution raisonnable. En 1644 s'ouvrent les longs pourparlers de Westphalie, qui se déroulent dans deux villes allemandes, Münster et Osnabrück – en effet, plénipotentiaires catholiques et protestants ne souhaitent pas vivre côte à côte ! Elles débouchent, quatre ans plus tard, sur les traités qui reconnaissent le droit pour chaque prince de déterminer la politique religieuse en vigueur dans ses États, selon le principe « *Cujus regio, ejus religio* », « À chaque région, sa religion ». Le système européen établi en 1648 est fondé sur le *statu quo*, garanti par la France et la Suède.

C'est donc dans la douleur que se mettent en place les règles fondamentales du droit international et de la diplomatie. Reprenant en partie les théories du Hollandais Grotius sur le « droit des gens », théories inspirées par les horreurs de la guerre dans

les Pays-Bas et en Allemagne, les signataires des traités de Westphalie s'entendent, explicitement ou implicitement, sur un certain nombre de principes : légitimité de la seule guerre défensive ; liberté des mers ; nécessité de conférences globales pour la résolution des conflits ; notion d'équilibre entre les puissances. Certes, tout ceci reste au niveau des principes, et aucune décision contraignante n'est prise. Mais dans les années qui précèdent et suivent les traités, on voit par exemple se généraliser la pratique des ambassades permanentes jouissant du statut d'extraterritorialité. Cette convergence est facilitée par l'emploi du français comme unique langue de travail de la diplomatie, ce qui encourage son apprentissage par les élites de l'Europe entière, et l'émergence d'une culture européenne unifiée, d'inspiration française, dominante jusqu'au ^{XIX}^e siècle.

James Watt met au point la machine à vapeur (1769)

L'humanité n'a pendant longtemps connu que quatre types d'énergie pour propulser ses véhicules et faire fonctionner ses machines. L'énergie humaine est la plus évidente : l'outil est actionné par la force musculaire. L'Antiquité classique ou le monde musulman ont pratiqué l'esclavage, tandis que la Chine, très peuplée, n'a jamais été confrontée à la pénurie de main-d'œuvre. Ceci a rendu sans intérêt le développement de techniques de remplacement : les Romains, par exemple, faisaient moudre le grain par des esclaves et leurs navires étaient mus à la rame. L'Occident chrétien, au contraire, a peu à peu supprimé l'esclavage (du moins sur son sol) et a toujours connu une pénurie de main-d'œuvre, en particulier après les grandes épidémies du ^{xiv}^e siècle. Il a donc su développer les autres énergies connues : l'énergie animale (la charrue est tirée par des bœufs), hydraulique (le moulin à eau s'y développe au ^{viii}^e siècle) et l'énergie éolienne (le moulin à vent et le navire à voiles sont typiques de l'époque de la Renaissance en Europe).

Au ^{xviii}^e siècle, ces énergies classiques ne suffisent plus. L'industrie, qui s'est modérément développée avec les progrès de l'armement ou du tissage, demande toujours plus de bras. Le passage au machinisme devient une nécessité. L'Écossais James Watt, qui met au point en 1769 la première machine à vapeur, n'en est pas le premier inventeur. Il reprend une intuition du Français Denis Papin, qui à la fin du ^{xvii}^e siècle avait construit une « marmite » et observé les propriétés de la vapeur d'eau sous pression, et perfectionne la machine de l'Anglais Thomas Newcomen, qui dans les années 1710 avait été utilisée dans la construction de pompes. Mais Watt, qui la rend moins dangereuse en améliorant la condensation, est le premier à en proposer des applications pratiques étendues. Trait significatif, il fait breveter son invention en 1769. Celle-ci, tout comme celles de Papin et de Newcomen, repose sur l'action d'un piston mis en branle par la pression de la vapeur d'eau comprimée dans une chambre : le piston communique alors son mouvement à l'engin qu'il s'agit d'actionner.

La machine à vapeur connaît de très nombreuses applications. Elle est d'abord utilisée, on l'a dit, pour le pompage, particulièrement dans les mines. Celles-ci lui sont d'ailleurs intimement liées : c'est l'énergie fossile du charbon qui permet de chauffer la vapeur d'eau et d'actionner la machine. Aussi l'exploitation minière se développe-t-elle en parallèle de celle de la vapeur, permettant les progrès de la sidérurgie : la fonte et l'acier, composés de fer et de charbon, servent à leur tour à construire les machines. La vapeur modifie aussi l'industrie textile : peu à peu, Manchester devient le centre mondial de fabrication des cotonnades. Enfin, les transports connaissent eux aussi une révolution, sur l'eau (invention du bateau à aubes par Jouffroy d'Abbans en 1783) comme sur terre (invention de la locomotive par Stephenson en 1829).

La machine de Watt a permis la « Révolution industrielle », cette vaste transformation des techniques, puis de l'économie, de la société et finalement des mentalités mêmes de l'Occident. Gros producteurs de biens manufacturés, les Britanniques se convertissent au libre-échange, qu'ils imposeront, parfois à coups de canon, à l'ensemble du monde dans le cours du XIX^e siècle. L'usine, réalité incontournable de l'Occident des XIX^e-XX^e siècles, naît en Angleterre à cette époque, tout comme la classe ouvrière qui y travaille. Commencée en Grande-Bretagne, dans les « pays noirs » du Lancashire et du Yorkshire, elle s'est propagée au XIX^e siècle à de nombreuses régions de France, de Belgique, d'Allemagne et des États-Unis.

La déclaration d'Indépendance américaine (1776)

La conquête par la Grande-Bretagne des possessions françaises d'Amérique du Nord a renforcé la position de la couronne britannique sur le continent. Désormais en position de force, le gouvernement de Londres est en mesure de dicter ses volontés aux colons, tant d'origine française, au Canada, que d'origine britannique, plus au sud. Ainsi, l'« Acte du Québec », en 1774, interdit aux colons toute expansion vers l'ouest. Le mercantilisme britannique va à l'encontre des intérêts des colons, désireux de se procurer les marchandises au meilleur prix, et donc favorables au libre-échange : ainsi, le *Tea Act* impose des droits de douane élevés sur de nombreux produits, dont le thé, que les Britanniques sont les seuls à pouvoir importer dans les colonies. La *Boston Tea Party* de décembre 1773, au cours de laquelle des colons jettent à la mer une cargaison de thé pour protester contre la taxation, est le plus connu d'une série d'incidents qui, dans les années 1773-1775, provoquent une répression britannique souvent disproportionnée, et finalement une révolte générale des Treize Colonies anglophones (New Hampshire, Massachusetts, Rhode Island, Connecticut, New York, New Jersey, Pennsylvanie, Delaware, Maryland, Virginie, Caroline du Nord, Caroline du Sud, Géorgie) contre leur métropole. La guerre d'Indépendance américaine (1775-1783) oppose alors les troupes britanniques aux « Insurgents », bientôt soutenus par la France, qui voit là l'occasion de panser les plaies de la guerre de Sept Ans. Le conflit consomme peu à peu la rupture entre la métropole et ses colonies, qui proclament en 1776 leur indépendance de la couronne britannique. Après la victoire franco-américaine de Yorktown (1781), Londres est contraint à signer le traité de Versailles, de septembre 1783, qui reconnaît l'indépendance des États-Unis d'Amérique.

Car la révolte des colonies n'a pas été qu'une rébellion fiscale. Les chefs insurgés (Thomas Jefferson, Benjamin Franklin, George Washington), réunis dès 1774 dans un « Congrès continental » réuni à Philadelphie, sont fortement influencés par les idées nouvelles des Lumières, défendues depuis la fin du XVIII^e siècle par les « philosophes » européens (Locke, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Burke, Kant). Libertés personnelles (d'opinion, de croyance, d'expression), souveraineté populaire (par le biais d'élections régulières) et parlementarisme (en particulier droit pour un parlement élu de fixer le niveau de taxation et de contrôler les dépenses de l'exécutif) sont les maîtres mots d'un mouvement qui s'oppose au « despotisme », à la monarchie absolue.

La déclaration d'Indépendance du 4 juillet 1776 (date devenue depuis fête nationale) proclame dans son préambule le caractère « évident » de l'égalité entre les hommes et l'« inaliénabilité » des certains droits, parmi lesquels « la vie, la liberté et la recherche du bonheur ». La rupture des liens coloniaux s'accompagne donc d'une proclamation des principes défendus par les Lumières. Les États-Unis se dotent peu à peu des institutions

d'une république indépendante fondée sur les principes démocratiques (même si seuls les propriétaires obtiennent le droit de vote, et si le problème de l'esclavage n'est pas résolu dans le sud du pays). En 1787, une Constitution est votée, mettant le pouvoir dans les mains d'un Congrès et d'un président élus : George Washington est, de 1789 à 1797, le premier d'entre eux. En 1789, une série d'amendements à la Constitution établit officiellement un certain nombre de droits (libertés personnelles, civiles et juridiques, port d'armes, protection contre l'arbitraire de l'État) qui sont encore aujourd'hui au fondement de la démocratie américaine.

Le président Monroe formule sa « doctrine » (1823)

Le traité de Versailles de 1783, qui accorde l'indépendance aux États-Unis d'Amérique, leur assure un espace considérable pour leur expansion économique et démographique. Mais les ambitions états-uniennes ne s'arrêtent pas là. Étant parvenus à construire une fédération stable et démocratique, économiquement prospère, les dirigeants américains espèrent agrandir le territoire des États-Unis pour qu'il s'étende « d'un océan à l'autre ». D'où une politique, tout au long du XIX^e siècle, d'achat de territoires à la France (Louisiane, 1803), à l'Espagne (Floride, 1819), à la Grande-Bretagne (Oregon, 1846) et au Mexique (Californie et Sud-Ouest, 1848). D'où aussi une série de conflits avec les voisins britanniques (au Canada, 1812) et mexicains (annexion du Texas, 1845). Vers 1850, le territoire américain (Alaska et Hawaii exclus) est constitué dans ses frontières actuelles. En matière de politique extérieure, les ambitions du gouvernement américain, installés dans la ville nouvelle de Washington depuis 1791, sont tout aussi importantes. Confiant dans la « destinée manifeste » du peuple américain, les premiers présidents soutiennent (du moins en paroles) les mouvements d'indépendance de l'Amérique latine. Une fois ces indépendances acquises, le président James Monroe (1817-1825) proclame dans son discours au Congrès du 2 décembre 1823 sa nouvelle « doctrine » régissant la diplomatie des États-Unis.

Le premier principe de la « doctrine Monroe » est la neutralité absolue dans les conflits entre puissances européennes. Napoléon a souhaité entraîner les États-Unis dans sa lutte contre la Grande-Bretagne, mais malgré le conflit anglo-américain de 1812-1813, Washington ne s'est pas lié à la France et a conclu avec Londres une paix séparée. On trouve ici l'origine de l'isolationnisme américain sur la scène internationale, qui est resté une constante de la politique étrangère des États-Unis jusqu'en 1917, et qui conserve de nombreux partisans.

En échange de cette neutralité, Washington attend des puissances européennes une non-intervention tout aussi stricte en Amérique même. Ainsi, l'autre grand principe de la doctrine Monroe est l'opposition à toute nouvelle colonisation européenne sur le continent américain : « *Les deux continents américains, ayant acquis le statut d'indépendance et désireux de le maintenir, ne doivent plus désormais faire l'objet d'une colonisation de la part d'une quelconque puissance européenne.* » Ayant reconnu les nouveaux États d'Amérique latine, qui viennent de secouer la tutelle espagnole, Washington s'oppose à toute re-colonisation par l'Espagne ou par une autre puissance. Le gouvernement américain s'oppose aussi à l'expansion russe le long de la côte nord-américaine. Ce principe poussera par exemple les États-Unis à soutenir le gouvernement républicain de Juárez au Mexique contre l'intervention française (1864-1867), puis à apporter leur aide aux insurgés cubains dans leur lutte d'indépendance contre l'Espagne (1898).

En réalité, Monroe sous-entend que Washington possède, en tant que « frère aîné » des autres États américains, une sorte de droit de parrainage vis-à-vis de ces derniers. Les États-Unis souhaitent ainsi se substituer aux puissances européennes et devenir la puissance dominante de l'hémisphère occidental. À plusieurs reprises, l'administration américaine impose son arbitrage dans des conflits entre pays latino-américains, et exerce des pressions (embargos, soutien à des coups d'État, interventions militaires) contre les États récalcitrants. L'acquisition de bases militaires en Amérique (Guantánamo à Cuba, ou la zone du canal à Panama) et dans le Pacifique (Guam ou les îles Hawaii, annexées en 1898) va dans le même sens.

Les Français prennent Alger (1830)

Au cours du ^{xvi}^e siècle, l'autorité ottomane s'est peu à peu étendue sur la plus grande partie du Maghreb. Seul le Maroc échappe à la domination turque : l'actuelle dynastie royale, dite chérifienne (descendante de Mahomet), s'est imposée dans la seconde moitié du ^{xvii}^e siècle. À Alger, à Tunis ou à Tripoli, ce sont des officiers turcs portant le titre de pacha, de bey ou de dey, qui exercent le pouvoir. Mais ces « régents » ottomans sont, à partir du début du ^{xviii}^e siècle, quasiment indépendants.

En France, les années 1815-1830 correspondent à la Restauration des Bourbons après la tourmente révolutionnaire. Désireux de remporter des victoires à l'étranger pour accroître une popularité défailante, le gouvernement de Charles X (1824-1830) cherche des terrains d'expansion. Un incident diplomatique en 1827 (le dey d'Alger ayant souffleté le consul de France) fournit à Paris le prétexte d'une intervention. Un corps expéditionnaire est envoyé à Alger, qui tombe sans coup férir le 4 juillet 1830. La révolution qui, quelques semaines plus tard, renverse Charles X et le remplace par son cousin Louis-Philippe (1830-1848) donne un tour encore plus expansionniste à la politique algérienne de la France. Rapidement, les principales villes de la côte (Oran, Mostaganem, Bougie, Bône) sont investies. La conquête de l'intérieur s'avère plus difficile face à la résistance de l'émir Abd el-Kader, qui tient une grande partie de l'Oranais entre 1832 et 1843. Sa reddition en 1847 marque la fin de la conquête du pays, ou du moins de la partie septentrionale : les régions sahariennes seront investies dans les décennies suivantes.

Tout comme le Canada deux siècles plus tôt, l'Algérie devient une colonie de peuplement. Pendant toute la deuxième moitié du ^{xix}^e siècle, Français, mais aussi Italiens et Espagnols, s'installent en Algérie sur des terres confisquées ou achetées aux chefs arabes, en conservant ou en recevant le statut de citoyens français. En effet l'Algérie est déclarée partie intégrante du territoire national par la II^e République après la révolution de 1848. Elle est organisée en trois départements (Oran, Alger et Constantine). Après quelques tâtonnements, et sous couvert d'une politique d'assimilation, la population autochtone est traitée de manière différenciée en fonction de la religion : la minorité juive reçoit en 1870 la citoyenneté française (décret Crémieux), alors que la majorité musulmane est maintenue dans un statut de deuxième catégorie. À la veille de la Première Guerre mondiale, l'Algérie française compte environ 10 % de Français (les « pieds-noirs » : colons français ou d'Europe du Sud, juifs algériens), sur une population totale d'un peu plus de 5 millions d'habitants. La politique algérienne de la France tend donc vers l'universalisme sans accorder la pleine et entière citoyenneté aux musulmans. Cette volonté assimilatrice provoque le mécontentement des populations autochtones, dont les coutumes et les usages sont brimés. Les insurrections sont nombreuses et violemment réprimées. Dépossédés de leurs terres, de nombreux musulmans sont contraints de

travailler pour les plus riches des « pieds-noirs » ou de s'exiler en métropole : dès le début du ^{xx}^e siècle, la France métropolitaine compte plusieurs dizaines de milliers de travailleurs algériens.

Il en est tout autrement en Tunisie et au Maroc, deux régions sur lesquelles la France impose son protectorat, respectivement en 1881 et 1912. Sans détrôner les dynasties en place (bey de Tunis et sultan du Maroc), et en s'appuyant sur les élites locales, les Français parviennent à contrôler les deux pays qui flanquent l'Algérie française en excitant bien moins de rancœurs que dans leur colonie algérienne.

Les Occidentaux imposent à la Chine les « traités inégaux » (1842)

Depuis le milieu du XVIII^e siècle, Canton, dans le sud de la Chine, est le seul port où les Européens ont le droit de commercer : tout comme les Tokugawa au Japon, les Qing (dynastie mandchoue qui règne sur l'empire du Milieu depuis 1644) ont peu à peu fermé le pays à toute pénétration étrangère. Cette fermeture se fait au net avantage de l'économie chinoise, qui peut vendre son thé, ses épices et ses étoffes en échange de l'argent européen. Les Britanniques de l'East India Company trouvent dans les premières décennies du XIX^e siècle le moyen de rétablir l'équilibre de la balance commerciale en important en Chine l'opium qu'ils cultivent au Bengale. Le succès croissant de l'opium en Chine entraîne de fait un renversement du flux monétaire : c'est désormais la Chine qui perd de l'argent monnayé au profit de la Compagnie. En outre, l'opium fait des ravages dans la population chinoise. La Grande-Bretagne a ainsi conduit le premier trafic de drogue de grande ampleur, qui plus est mené au grand jour.

En 1839, le gouvernement impérial chinois décide donc d'interdire l'opium. Ceci n'est pas du goût de la Grande-Bretagne. À la suite d'un incident lors de la destruction des stocks d'opium de la Compagnie, la flotte britannique décrète en 1841 un blocus de la Rivière des Perles, l'estuaire sur lequel est bâtie Canton, et écrase l'armée chinoise à Ningbo. L'année suivante, Shanghai, à l'embouchure du Yangzi, est à son tour occupée. Le gouvernement de Pékin est contraint à négocier. Par le traité de Nankin, du 29 août 1842, la Chine accepte de légaliser le commerce de l'opium, d'ouvrir cinq ports supplémentaires au commerce britannique, de céder l'île de Hong Kong en toute souveraineté et de reconnaître aux ressortissants britanniques un statut d'exterritorialité. Cette « politique de la canonnière » pratiquée par les Britanniques pour faire plier l'Empire chinois sera imitée dans les décennies suivantes par la plupart des puissances occidentales (Russie, Allemagne, France), qui forcent la Chine à signer les « traités inégaux ». Avant la fin du siècle, elles obtiennent par la menace ou par la force l'ouverture de ports sur le littoral et dans la vallée du Yangzi, l'octroi de « concessions » ou « légations » dans les villes chinoises et la cession de « bails » sur certains ports (par exemple, la France obtient Kouang-tcheou, à proximité de l'Indochine française). L'Empire chinois perd peu à peu le contrôle de son commerce extérieur, de ses douanes, et pour ainsi dire de toute sa façade maritime.

Cette situation engendre bien des mécontentements. Des sociétés secrètes, nombreuses dans la Chine de l'époque, conspirent contre la mainmise des Européens sur le pays. La révolte des Boxeurs (une société secrète particulièrement active et violente) fait, en 1900-1901, de nombreuses victimes dans la population des légations européennes.

Des troupes internationales ayant mis à sac Pékin, l'impératrice est contrainte à la signature d'une paix humiliante. Aussi les critiques se portent-elles de plus en plus, après la guerre des Boxeurs, contre la dynastie elle-même. Celle-ci, incapable de protéger l'empire et d'empêcher son démembrement, est de plus en plus discréditée ; on lui reproche ses origines étrangères. Elle est finalement renversée en octobre 1911, et la République est proclamée. Le but principal de ses dirigeants (Sun Yat-Sen, Yuan Shikai) sera de libérer la Chine des « traités inégaux ».

Karl Marx : *Manifeste du parti communiste* (1848)

En Europe occidentale (Grande-Bretagne, puis France, Belgique et Allemagne) comme aux États-Unis, la Révolution industrielle s'accompagne, entre le milieu du XVIII^e et le milieu du XIX^e siècle, d'une dégradation considérable des conditions de vie et de travail des ouvriers, catégorie sociale en pleine expansion démographique. La plupart d'entre eux sont des travailleurs d'origine paysanne qui ont quitté des campagnes surpeuplées pour trouver un emploi dans l'industrie. Inorganisée, vulnérable face aux exigences des industriels, peu ou pas protégée par les lois, la classe ouvrière n'a pas encore émergé en tant que collectivité consciente de ses difficultés communes, mais aussi de sa force potentielle.

Plusieurs tentatives de réponse sont apportées dans les premières décennies du XIX^e siècle à ce problème de plus en plus criant – en effet, la montée (réelle ou fantasmée) de la violence, de l'alcoolisme et du crime au sein des « classes dangereuses » inquiète le pouvoir et les élites, tandis que la misère et le manque d'hygiène suscitent la compassion des bonnes âmes. Les solutions envisagées sont à la fois théoriques et pratiques, et elles viennent de tous les horizons sociaux : du monde ouvrier lui-même, bien entendu, mais aussi des universitaires, des ecclésiastiques et des penseurs chrétiens, et même des entrepreneurs. Sur le plan théorique, ce mouvement de réflexion voit la naissance des divers socialismes, qui dénoncent l'exploitation de la force de travail par les détenteurs de l'autorité, des terres et du capital. Ces premiers socialistes sont dits « utopistes », car les solutions qu'ils proposent passent par la construction de coopératives idéales de production et de consommation, vivant en autarcie et dans l'harmonie, comme le « phalanstère » de Fourier. Le point de convergence entre la plupart de ces théoriciens est l'idée de la collectivisation des moyens de production, de leur mise en « commun » : raison pour laquelle nombre de ces socialismes sont aussi appelés communismes.

Sur le plan pratique, le XIX^e siècle voit l'émergence de deux principaux types d'organisation ouvrière : les syndicats et les partis. Les premiers voient le jour en Angleterre : ils ont pour but de défendre les intérêts des travailleurs au sein de l'entreprise. Robert Owen ayant fédéré les principales *trade-unions* dans les années 1830, ils acquièrent une dimension nationale. En France en revanche, ils ne seront pas autorisés avant 1884. Les partis sont plus tardifs, car ils émergent seulement après la généralisation du suffrage universel masculin en Europe occidentale. Leur but est la conquête du pouvoir dans le but d'imposer par la loi l'amélioration de la condition ouvrière. Ce souci de passer par la loi et par l'action de l'État est typique d'un mouvement ouvrier qui, à la fin du XIX^e siècle, est influencé par le marxisme.

Karl Marx (1818-1883) est un philosophe allemand qui a longtemps vécu en France, puis en Grande-Bretagne. À la fois théoricien et acteur du mouvement ouvrier, il se démarque

de ses prédécesseurs et contemporains utopistes en faisant porter l'essentiel de sa réflexion sur le rôle de l'État. Pour lui, la classe ouvrière a vocation à s'emparer par la révolution des commandes de l'État en en dépossédant la bourgeoisie, tout comme cette dernière, lors de la Révolution française, en avait dépossédé l'aristocratie. Et elle le fera : selon la formule du *Manifeste du parti communiste* publié en 1848, « *un spectre hante l'Europe, celui du communisme* ». Pour cela, un parti communiste doit être fondé : son but sera de donner aux ouvriers une conscience de classe, de conquérir le pouvoir et de collectiviser les moyens de production en les nationalisant. Ce parti sera nécessairement international : en 1864, Marx fonde d'ailleurs à Londres l'Association internationale des travailleurs (AIT), ancêtre des Internationales ouvrières du ^{xx}^e siècle.

L'ouverture du Japon (1854)

Depuis l'accession de Tokugawa Ieyasu au shōgunat en 1603, le Japon est resté totalement fermé aux influences étrangères, en particulier occidentales. Le *bakufu* (gouvernement shogunal), installé à Edo dans l'est de Honshu, exerce une dictature militaire rigide, avec le soutien de la plupart des grandes familles de daimyō, reléguant l'empereur dans son palais de Kyoto et réduisant son rôle à des fonctions purement représentatives. Cette situation ne convient pas aux puissances occidentales (Russie, Grande-Bretagne, États-Unis), qui à la même époque contraignent la Chine à signer les « traités inégaux » et à accepter l'ouverture commerciale. Diverses tentatives ont lieu durant la première moitié du XIX^e siècle, mais les Japonais continuent à cantonner les contacts avec les Occidentaux au seul port de Nagasaki.

C'est la flotte américaine qui, la première, contraint le *bakufu* à plier devant ses exigences. En juillet 1853, le commodore Perry pénètre dans le port d'Edo à la tête de quatre vaisseaux de guerre, porteur d'une lettre du président Fillmore exigeant l'ouverture du pays au commerce américain et menaçant le *bakufu* de représailles en cas de refus. À son retour à Edo en février 1854, à la tête d'une flottille de neuf vaisseaux, Perry signe avec le shōgun le traité de Kanagawa, par lequel le Japon accepte l'ouverture de deux ports supplémentaires et la présence d'un consulat des États-Unis permanent, jouissant du privilège d'extraterritorialité, privilège dont jouiront tous les citoyens américains présents dans le pays. Dans les années qui suivent, le *bakufu* est contraint de signer des traités similaires avec la plupart des puissances occidentales.

Le *bakufu* est considérablement affaibli par ces revers répétés. Un groupe de jeunes daimyō mécontents conspire contre les Tokugawa. L'avènement en 1867 d'un nouvel empereur, Mutsuhito, donne aux conspirateurs un point de ralliement. Une révolte éclate contre le shōgun, qui est contraint à l'abdication. En janvier 1868, les rebelles proclament la « restauration du pouvoir impérial ».

Commence alors la « révolution Meiji », du nom de l'ère impériale de Mutsuhito, qui s'étend de 1867 à 1912. Loin de se laisser mener par ses conseillers, le jeune empereur assume lui-même le pouvoir et mène à un rythme soutenu la modernisation du Japon. Premier acte symbolique, la cour impériale se transporte à Edo, rebaptisée Tokyo : le *bakufu* étant aboli, le gouvernement impérial entend bien exercer le même pouvoir absolu et s'appuyer sur l'administration en place. Une bureaucratie importante se développe. Des réformes profondes ont lieu dans l'éducation, la vie politique et intellectuelle, l'organisation sociale. Une constitution est promulguée, qui réserve à l'empereur l'essentiel du pouvoir mais prévoit l'élection d'une diète au suffrage censitaire. L'industrialisation est encouragée, avec la construction de chemins de fer et la mise en place de grands conglomérats, les *zaibatsu*, appartenant aux principaux daimyō. Surtout,

l'armée japonaise est réorganisée sur le modèle allemand grâce à des experts prussiens. Une flotte est construite.

Cette modernisation n'a rien d'une assimilation à l'Occident. Si de nombreux experts étrangers sont recrutés, c'est pour former les cadres d'un Japon nouveau, mais qui reste ancré dans ses traditions et ses valeurs : « Le savoir doit être recherché dans le monde entier dans le but de renforcer le régime impérial », proclame la déclaration de 1868. L'empereur encourage à la fois l'industrialisation et les cultes shintō, et l'éducation obligatoire a autant pour but l'alphabétisation que la diffusion de l'idéologie impériale et du patriotisme.